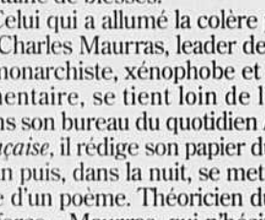
LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER D

Le roman québécois Page D 3
La chronique de Robert Lalonde Page D 4
Le feuilleton Page D 5

ARTS VISUELS



George Segal Page D 7

LE DEVOIR, LES SAMEDI 1ER ET DIMANCHE 2 NOVEMBRE 1997

ESSAIS

Les grands prêtres de la révolte

L'intellectuel est cet écrivain, ce savant, cet artiste qui sort de son champ clos pour intervenir dans les affaires de la société

LE SIÈCLE DES INTELLECTUELS
Michel Winock
Seuil, Paris, 1997, 696 pages

ROCH CÔTÉ

Le 6 février 1934, une foule furieuse se précipite aux portes du palais Bourbon, à Paris. Au cri de *«À bas les voleurs»*, elle veut s'en prendre aux parlementaires dont l'affaire Stavisky vient de mettre au jour la corruption. La manifestation vire à l'émeute, la police tire et fait 15 morts ainsi qu'une centaine de blessés.

Celui qui a allumé la colère populaire, Charles Maurras, leader de la droite monarchiste, xénophobe et antiparlementaire, se tient loin de l'action. Dans son bureau du quotidien *L'Action française*, il rédige son papier du lendemain puis, dans la nuit, se met à l'écriture d'un poème. Théoricien du «coup de force», Maurras, qui n'hésite pas à l'occasion à appeler au meurtre de ses adversaires, n'a jamais osé donner le signal de la mise à mort de la république.

Trente-cinq ans plus tard, Jean-Paul Sartre, commentant la situation des étudiants après mai 68, affirme que ceux-ci, devant *«l'horreur de la société que nous leur avons faite»*, ont trois choix: se pendre, se vendre ou foutre le régime en l'air. Au suivant!

Louis Aragon, lui, n'appelle pas au meurtre ni au suicide dans son pays mais se réjouit, dans un poème à la gloire de la police de Staline, de ce qu'on exécute là-bas des ingénieurs et des médecins. *«Mort aux saboteurs du plan quinquennal»*, proclame-t-il dans un vers de dix pieds aujourd'hui oublié des anthologies.

Les intellectuels français, heureusement, n'ont jamais eu les moyens de leurs mots, ou encore ont su manifester cette retenue dans l'action (ou l'inaction) qui a empêché la France moderne de sombrer dans l'extrémisme politique.

Une monumentale histoire

Voilà un fait qui ressort de la monumentale histoire des intellectuels français de Michel Winock, celui qui avait signé l'an dernier avec Jacques Julliard un *Dictionnaire* de ces mêmes intellectuels. Cette fois, nous sommes loin du genre encyclopédique. *Le Siècle des intellectuels*, c'est du roman, du portrait, des histoires tragiques ou cocasses, c'est le théâtre perpétuellement renouvelé du grand jeu des gens d'esprit sur la scène publique.

Le siècle embrassé par l'auteur commence par l'affaire Dreyfus, il y a cent ans, et s'achève avec la disparition de Sartre et de Raymond Aron dans la décennie de 1980.

Ces quelque cent ans d'histoire ne sont pas seulement traversés par l'éternelle opposition gauche-droite. Des destins s'y jouent, dans la gloire ou la déchéance, les revirements, les conversions, les égarements, les bouderies et les bons retours, les suicides et une couple d'exécutions.

VOIR PAGE D 2: **WINOCK**

PHOTOTHÈQUE LE DEVOIR

Les petits Américains ne sont plus les seuls à pouvoir frissonner, un livre de poche à la main. Après le Québec, la vague de littérature d'horreur vient de gagner la France et se répand plus vite qu'une flaque de sang sur le plancher d'une librairie.

CAROLE TREMBLAY

Pour certains parents, c'est un véritable fléau de bibliothèque contre lequel ils sont aussi impuissants qu'un vampire devant un crucifix. Pour d'autres, il s'agit là d'une véritable bénédiction puisque, grâce à ces petits bouquins, la télé et le nintendo ont enfin cessé d'être les seules activités envisageables par leur progéniture. Une chose est sûre, pour les enfants du primaire, les mots «chair de poule» évoquent autre chose que les grumeaux de l'épiderme après la baignade.

Il est vrai que cette collection de récits d'horreur traduits de l'américain, imprimés sur du papier journal, suscite un engouement qui laisse perplexes parents et enseignants, mais qui ravit les libraires de plus d'un pays. D'abord aux États-Unis, où les ventes de cette série ont atteint les 200 millions d'exemplaires depuis son lancement en 1992. Maintenant que la machine à épouvante roule à fond, certaines nouveautés sont tirées à un million d'exemplaires. Du jamais vu en littérature jeunesse.

Au Québec, la vague démente a rapidement été interceptée et intégrée par les éditions Héritage. Dès 1993, les premiers «Chair de poule» francophones ont fait un malheur. *Les Citrouilles attaquent*, le dernier-né, est le 47e titre de la collection à terroriser les 8-12 ans.

VOIR PAGE D 2: **HORREUR**

CONSULTEZ NOTRE CATALOGUE INSÉRÉ DANS CETTE ÉDITION DU *DEVOIR*

Qui nous lit nous aime

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRATURE
l'HEXAGONE vlb éditeur TYPO
La passion de la littérature

LIVRES

WINOCK
Barrès, Gide, Sartre

SUITE DE LA PAGE D 1

L'ouvrage s'adresse au grand public, il est dépourvu de tout jargon, ne développe aucune théorie particulière, mais pourrait dérouter ceux qui connaissent peu l'histoire de France et celle de sa littérature.

Sur les presque 700 pages de son récit, commodément divisé en 62 parties, l'historien change subrepticement sa manière, de sorte que les chapitres sur l'histoire récente contiennent plus de raccourcis, sont plus bousculés que ne l'est la première partie. Comme quoi la distance est sans doute le premier ingrédient qui entre dans la fabrication de l'histoire, celle que l'on écrit. Mais la clarté ne fait jamais défaut ni le souci de guider le lecteur, comme en font foi les 35 pages de chronologies et les deux index qui bouclent l'ouvrage.

Trois figures dominent ce siècle des intellectuels: Maurice Barrès, André Gide et Jean-Paul Sartre.

Les années Barrès sont d'abord celles de l'affaire Dreyfus et de la figure d'Émile Zola. C'est de cette époque que date l'emploi du mot «intellectuel» pour désigner l'écrivain, le savant, l'artiste qui sort de son champ clos pour intervenir dans les affaires de la société.

L'affaire Dreyfus va dresser la France en deux camps et poser de façon dramatique le dilemme de l'autonomie de l'individu face aux impératifs de la cohésion sociale. La droite défend les valeurs collectives tandis que la gauche, qui entend encore les échos de 1789, se porte au secours de l'individu menacé dans ses droits. Il faudra attendre un demi-siècle pour voir la gauche, dans une étrange dérive, soutenir le totalitarisme contre la démocratie et les droits de l'homme.

C'est la figure d'André Gide, plus que celle de Jean-Paul Sartre, qui émerge comme la plus attachante des trois personnalités-symboles choisies par Michel Winock.

L'auteur des *Nourritures terrestres* est un être déchiré et ambivalent, velléitaire et courageux, jouisseur et lucide, tolérant et *«inapte à la conviction»*. Bien qu'il n'ait pas une tête de philosophe, il verra clair dès 1936 quant à la nature de l'URSS là où, selon Sartre, *«la liberté de critique est totale»*.

Cet oracle sartrien proclamé en 1954 symbolise les années d'orthodoxie, de la raison occultée au profit d'un engagement qui prend, la plupart du temps, la forme d'une adhésion de type religieux au communisme. L'intellectuel s'investit alors d'une fonction sacerdotale. La plus grande tare de l'intellectuel pendant les 25 années qui suivent la Deuxième Guerre mondiale, c'est d'être convaincu d'anticommunisme, c'est-à-dire de fascisme. Cette peur de l'inquisition bienpensante, on la verra pesamment à l'œuvre en France au moment de la sortie de *L'Archipel du Goulag*. Des esprits timorés, domestiqués, «normalisés» n'oseront pas applaudir à cette publication par crainte de passer pour anticommunistes.

Ce manichéisme tue l'esprit et, pour l'avoir intelligemment combattu, Raymond Aron subira l'ostracisme de ses pairs pendant presque toute son existence.

Gide serait plus à l'aise en cette fin de siècle dominée par le désenchantement, le relativisme, l'effondrement des utopies meurtrières. *«Liberté limitée, égalité approximative, fraternité intermittente»*, résume Winock à propos de notre époque. L'intellectuel ne fait plus partie d'un clergé chargé d'annoncer la parousie, il a retrouvé sa solitude mais aussi sa liberté de penser. Il a cessé de vivre un *«nous-autres illusoire»* pour retrouver son vrai rôle de gardien de l'esprit critique dans un monde qu'il n'a plus la prétention de guider vers son salut.

HORREUR
Un certain Robert Lawrence Stine

SUITE DE LA PAGE D 1

Le tirage initial de chaque titre — entre 8000 et 10 000 — représente grosso modo le double de celui d'un roman jeunesse québécois sans tombeau ni squelette. Au total, la collection frôle gentiment le million d'exemplaires vendus en quatre ans.

Le grand frisson a atteint l'Hexagone en 1995. Là aussi, les chiffres sont ahurissants. L'éditeur français Bayard, qui diffuse ses propres traductions de *Goosebumps*, «limitent» le tirage initial à 60 000. Ce qui correspond à environ cinq ou six fois les ventes d'un bon roman jeunesse.

Le plus étonnant, c'est que l'ensemble des titres de la collection sont écrits d'une seule et même main. Robert Lawrence Stine, un quinquagénaire originaire de l'Ohio, en produit deux par mois depuis huit ans. Quinze pages avant le dîner, cinq après, et ce six jours par semaine, rapporte *L'Express*. Celui qu'on surnomme le Stephen King des jeunes a écrit maintenant plus de 100 livres, traduits en 18 langues. Ses ventes dépassent même celles du maître *es* horreur. À lui seul, Stine a fait grimper de 60 % les ventes de Scholastic, son éditeur américain.

Si les enfants en raffolent, le phénomène donne des cauchemars à certains bibliothécaires consciencieux qui cherchent à propager les vertus de la littérature dans les cerveaux en pleine croissance. Est-ce que la description d'un fantôme qui suce le sang par une nuit humide a quelque chose à voir avec la littérature? Sur cette question, deux positions s'affrontent: les optimistes à la Pennac qui croient que tous les moyens sont bons pour attirer les enfants vers la lecture — surtout que la collection a l'exceptionnel mérite d'attirer les garçons; et les purs et durs qui considèrent que cette écriture ne peut que leur salir la tête...

Si certains bibliothécaires d'ici se posent encore des questions, les éditeurs français, eux, ont tranché, calculatrice en main. La vague glauque et cie a essaimé le Vieux Continent. Au cours de la dernière année, pas moins de cinq collections d'horreur ont éclos à Paris, chez des éditeurs dont on brandissait autrefois les livres pour faire échec au monstrueux envahisseur. La Ville lumière offre donc maintenant «Vertige cauchemar» (Hachette), «Peur bleue» (J'ai lu), «Vallée Fantôme» (Bayard), «Lune noire», une sous-catégorie de la très belle collection «Pleine Lune» (Nathan) et «Fais-moi peur!», une catégorie de «Folio Junior», du décidément très polyvalent et prêt à tout Gallimard jeunesse.

Disons-le sans ambages, même à Paris, l'horreur commence sur la couverture. Si J'ai lu, Nathan et Hachette savent rester sobres, Folio Junior et Bayard poche, par contre, rivalisent de mauvais goût. Bayard s'offre une typo ridiculement tremblotante dans une maquette aux couleurs criardes, le tout complété d'illustrations à vomir. Gallimard a opté pour des photos d'enfants supposément terrorisés, croqués sous un éclairage vert lime et orangé. Un phylactère en dents de scie, digne d'un mauvais *Batman*, nous révèle l'horrible drame qui se joue à l'intérieur.

Côté esthétique, donc, l'Amérique est battue à plate couture. Côté écriture, les représentants de l'Oncle Sam n'ont même pas à lutter pour garder leur suprématie dans le genre, puisque la majorité des textes parus en Folio et chez Bayard sont des traductions de l'américain. Et majorité ne signifie pas cinquante plus un, mais bien pratiquement 100 % de la production. Bayard, en plus d'avoir racheté les droits de plus d'une trentaine de «Chair de poule», a traduit «Phantom Valley», une autre collection d'histoires morbides. Dans les deux cas, on ne se prend pas les pieds dans les fleurs de la poésie. La prose n'est qu'un véhicule pour raconter des horreurs dosées juste ce qu'il faut pour faire frissonner sans traumatiser (*«safe scares»*, comme les appelle Stine), invraisemblances et personnages équarris à la hache en prime.

«Fais-moi peur!» de Folio Junior est de la même eau. Des phrases simples, des chapitres courts, des rebondissements. Le seul critère de style semble être l'efficacité à rendre le scénario sans trop de temps mort jusqu'à la fin.

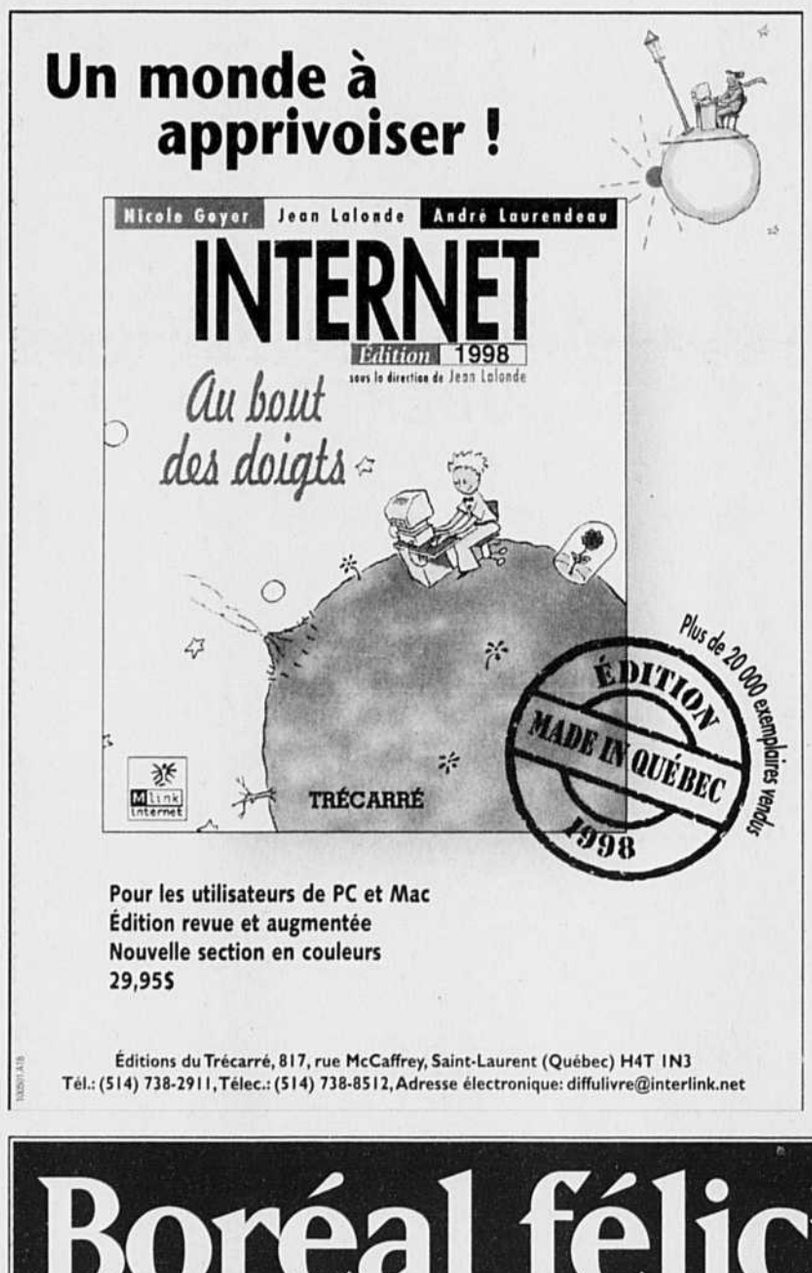
La collection «Peur bleue», de J'ai lu, propose des ouvrages de type semblable, mais pour des lecteurs légèrement plus âgés. On retrouve même certains titres de l'inépuisable Stine lui-même. Au menu: du sang, des meurtres, des tombes qui bougent, des détraqués et des médiums qui entrent en communication avec les cadavres. On quitte l'univers bon enfant des fantômes et des monstres pour celui plus angoissant et plus glauque des films d'horreur de série B.

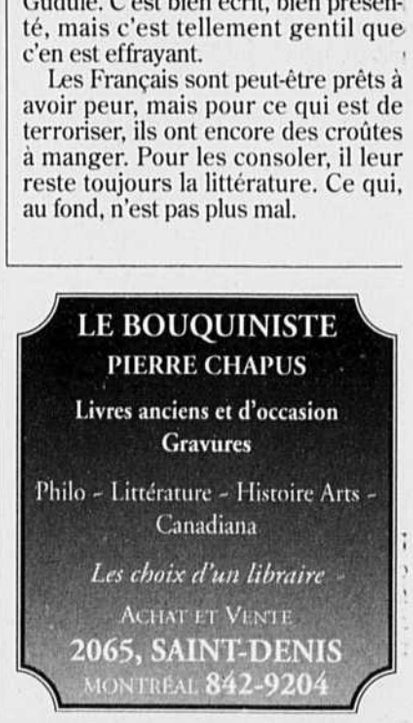
Chez Hachette, l'écurie d'effrayeurs publics est plus européenne. Un anglais, John Peel, a concocté trois des sept bouquins déjà inscrits au catalogue. Le principe est le même pour les trois titres, une dérive vers la terreur à partir d'un jeu d'enfant. *La Maison aux six cercueils* essaie d'avaler six jeunes qui y jouent à cache-cache. *La Malédiction du pendu* renouvelle le jeu du même nom en y faisant participer le fantôme d'un assassin. Dans *L'Enfant des ténèbres*, un «jeune» fantôme s'empare de l'esprit d'un enfant au moment où celui-ci joue au chat et à la souris avec ses cousins dans un jardin abandonné. Sinistre à souhait.

Dans la même collection, on trouve aussi un Néerlandais, Paul van Loon. Si ses livres sont farcis de vampires et de morts-vivants, ils sont quand même conçus pour faire rigoler avant tout. *Tout savoir sur les vampires, les monstres, etc.* est un dictionnaire semi-sérieux de tout ce qui compose l'univers de l'horreur. Sorcières, loups-garous, zombie, sont décrits, expliqués et mis en contexte. On donne des exemples de ces vilaines créatures au cinéma et dans la littérature: c'est parfois Donald Duck qui rencontre un zombie, un exorciste qui se bat contre le diable, ou Ulysse qui affronte le Cyclope. *Ne mordez jamais vos voisins* quitte le documentaire et le sérieux pour plonger à pieds joints dans l'humour et dans la fiction. Une famille de monstres (un fils momie, son frère vampire et leur mère morte-vivante) est harcelée par un voisin humain, trop humain, qui cherche à les faire déménager pour nettoyer le quartier. Quelque chose comme la famille Adams revisitée par la C.E.

Chez Nathan, les livres de la collection «Lune noire» sont tout simplement magnifiques, couverture plastifiée, beau papier, illustrations de qualité. Hélas, on ne convaincra jamais un adepte de «Chair de poule» de troquer son *Sang de monstre II* contre *Contes du cimetière après la pluie*, de Yak Rivais, non plus que pour *Au secours, je suis invisible!* de Gudule. C'est bien écrit, bien présenté, mais c'est tellement gentil que c'en est effrayant.

Les Français sont peut-être prêts à avoir peur, mais pour ce qui est de terroriser, ils ont encore des croûtes à manger. Pour les consoler, il leur reste toujours la littérature. Ce qui, au fond, n'est pas plus mal.





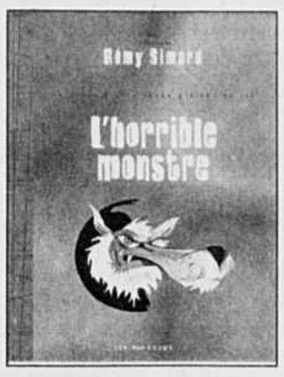
LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Frissons québécois

GISÈLE DESROCHES

À l'Halloween, il y a encore des enfants qui se déguisent en bergères, en Tintin ou en Petites Sirènes inoffensives. Cependant, la fête étant associée de près à la peur et à la mort, il est plus fréquent d'apercevoir des personnages... disons... plus costauds, plus inquiétants, voire plus agressifs. Si bien que la terreur et la célèbre fête vont de pair. En littérature jeunesse, l'engouement pour les histoires d'horreur trouve, en cette période faste, un prétexte incomparable pour s'étaler et s'afficher. Les histoires de peur, de squelettes, de sorcières, de loups-garous, de monstres de tout acabit sont mises à l'honneur sur les tablettes des librairies.



L'HORRIBLE MONSTRE

Rémy Simard (texte et illustrations)
Les 400 coups.
coll. Bonhomme sept-heures
32 pages, 1997

À tout seigneur tout honneur, l'album *L'Horrible Monstre* de Rémy Simard surprend par son audace esthétique. L'auteur et illustrateur possède un style bien à lui, à la fois dépouillé et caricatural, à l'effet «techno» quasi cybernétique. La question, lancée dès le départ: Qui est le plus horrible de tous les monstres? est prétexte à l'énumération au fil des pages de tous les fantasmes de monstres imaginables. Or ces créatures aux textures lisses et métalliques, malgré leurs crocs aiguisés et leur regard menaçant, et bien que présentés en hypergros plans, ne sont pas plus inquiétants qu'il faut. La réponse coquine de la dernière page confirme le ton faussement effrayant. C'est juste pour rire! À lire dès trois ans, de préférence juste avant d'aller au lit.

ÉCOUTE-MOI BIEN !

Linette Comissiong (texte)
et Marie Lafrance (ill.)
Traduction de l'anglais
par Michelle Asselin
Éd. Annick, 32 pages, 1997

Autre album, *Écoute-moi bien!*, produit un effet plus troublant. Le décor: les Caraïbes. Les héros: deux enfants, frère et sœur. Leur drame: malgré les interdictions, ils franchissent le pont et tombent entre les mains d'une vieille femme qui les retient prisonniers. La vieille s'avère être une cocoya, version créole de la sorcière apparentée au vampire. L'exotisme et les teintes sombres des illustrations contribuent au dépaysement ressenti à la lecture d'un texte de facture folklorique semé d'extraits en langue créole. L'ambiance angoissante est superbement rendue et se prolonge sur plusieurs pages. Dommage que la morale d'obéissance se fasse si explicite et insistante! Dès 5 ans.

DU LAIT POUR LES SQUELETTES

Philippe Chauveau (texte)
et Rémy Simard (ill.)
Boréal Maboul, 54 pages, 1997

LE CADEAU ENSORCELÉ

Danielle Simard (texte) et Doris Barrette (ill.)
Dominique et cie, coll. Carrousel, 44 pages, 1997

Du côté des mini-romans (pour les 6 à 10 ans), on a plutôt choisi l'humour pour parler squelettes comme dans *Du lait pour les squelettes* ou sorcières comme dans *Le Cadeau ensorcelé*. Dans le premier, le rire fuse à toutes les pages. Vraiment aucun sérieux, ces auteurs! L'énorme Bobo (qui est à Billy Bob ce qu'Obélix est à Astérix) s'est mis au régime... de bananes. Son copain et lui se baladent dans un cimetière hanté où ils font la connaissance d'une petite fille qui a perdu son chien. Alors que Bobo est enlevé par des squelettes en maraude qui se montent et se démontent à volonté, les deux autres (Billy Bob et la petite fille) volent à son secours en plongeant dans un caveau hanté. Rigolo et délirant. Tout à fait indiqué pour l'Halloween. Dans le second, Léda reçoit pour son huitième anniversaire, un cadeau embarrassant de sa sorcière de tante: un miroir dont le reflet (Adèl) est aussi colérique et vilain que Léda est douce et gentille. L'idée astucieuse qui sous-tend cette histoire de Carabosse moderne est au service de la psychologie enfantine (victime contre bourreau) et de la paix, car Léda trouvera finalement un moyen de régler son pire problème: Léon.

UNE TERRIFIANTE HALLOWEEN

Maryse Rouy
Québec/Amérique
coll. Gulliver, 116 pages, 1997

Maryse Rouy, l'auteure de *Azalaïs ou la Vie courtoise*, a préparé pour les 10 ans et plus *Une terrifiante Halloween*. C'est l'histoire de Blondine que sa mère juge assez vieille à 10 ans pour rester seule lorsqu'elle s'absente le soir. Une histoire familiale assez triste finalement (bon terreau pour la terreur!), qui se dégrade jusqu'à la séparation des parents. Leur refus de garder la chienne Patou aura raison des hésitations de Blondine. Elle acceptera l'offre de ce magicien qui lui téléphone chaque fois qu'elle est seule à la maison. Habilement orchestré pour une montée graduelle de l'angoisse, le texte est cependant un peu lent à démarrer. Tout ce qui assurait la sécurité de Blondine s'effrite chapitre après chapitre, laissant les menaces s'accumuler avec l'intensité dont raffolent les jeunes.

QUAND LA BÊTE DEVIENT HUMAINE

Stanley Péan
La Courte Échelle.
coll. Roman +, 154 pages

Stanley Péan y va lui aussi de son roman d'horreur avec *Quand la bête est humaine*, à l'intention des adolescents et adolescentes. Une jeune Haïtienne montréalaise de 16 ans est suivie, un soir de pleine lune, par une bête poilue et écumante qui s'effondre au moment de l'atteindre et reprend forme humaine. Contre toute attente, la jeune fille l'invite chez elle et, on le devine aisément, les ennuis commencent. Tous les clichés de l'horreur se sont donné rendez-vous dans ce thriller vite fait et mal assis qui a pourtant le mérite de mettre en vedette une héroïne haïtienne ainsi que, par ricochet, des pans de cette culture sous-représentée en littérature québécoise.

QUE LE DIABLE L'EMPORTE!

Contes réunis par Charlotte Guérette
Hurtubise HMH, coll. Atout.
142 pages, 1997

Le diable aussi est sous-représenté en littérature actuelle. S'il fut un temps où il était le principal acteur de toutes les terreurs, les jeunes d'aujourd'hui ne le craignent plus guère. Aussi, l'intention de Charlotte Guérette en réunissant ces huit contes de tradition orale dans *Que le diable l'emporte!*, n'était pas de susciter des frissons bon marché. Ces contes ont l'avantage de faire apparaître le malin au beau milieu d'une époque où il était si présent dans les esprits qu'on ne doutait guère de lui, quelle que fut son apparence. Qu'on le déjoue ou qu'on subisse son emprise, qu'on l'évite ou qu'on pactise avec lui, le diable s'avère un personnage fascinant et l'auteure a eu raison de le remettre en circulation.

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

La folie : ça va ?

TOMBEAU

Marie Auger
xyz éditeur
Montréal, 1997, 186 pages

Drôle de nom, Maurice, pour une fille. Un vrai blasphème. C'est comme si on avait ajouté un «cu» dans le très saint nom de Marie. Un gros cul. Plein de boursouflures. Un chou-fleur tout saignant dans un chaudron-pression. Le genre de derrière qui souffre dans les passages, laisse-moi te dire. Le mieux, évidemment, ce serait de te retenir. Mais là ça gonfle, et puis bientôt t'as un gros ventre. Au bout de six mois, faut que ça pète, tu comprends? C'est ce que j'attends. Parce que ce jour-là, ça fera une superpeinture sur les murs de la chambre. Du caca, du sang... Qu'est-ce que les autres fous vont rigoler! Sullivan — c'est ma psy, celle qui parle tout le temps —, elle dira que c'est un beau bébé que je leur ai fait là, tiens.

Si vous vous êtes rendu jusqu'ici, c'est que vous avez de bonnes chances de suivre la folie qui traverse *Tombeau*, le dernier-né de Mario G. (pour Girard), signé comme l'était le précédent (*Le Ventre en tête*) du nom de plume de Marie Auger.

Le Ventre en tête dévoilait le délire de Marie — les incroyables barbaries qu'elle s'infligeait dans le dessein d'avoir un enfant —; *Tombeau* donne la parole à une autre femme folle: cette Maurice, qui n'est sans doute qu'une autre face de Marie, l'effet miroir étant indéniable entre leurs histoires. Alors que Marie expliquait en ouverture à son premier épanchement autobiographique qu'elle aurait voulu *«être mère à douze ans»*, voilà Maurice qui pleure quant à elle une enfant qu'elle aurait bel et bien mise au monde, à douze ans justement, et perdue à jamais. Les élucubrations scatologiques lancées en première page de *Tombeau* (timidement paraphrasées ici en gage de portrait, mais aussi de mise en garde aux lecteurs proprets) ne sont donc pas gratuites: si Maurice n'a *«pas chié depuis six mois»* et qu'elle *«compacte la matière fécale dans* [ses] *tubes jusqu'à fendre»*, c'est que la mémoire de cette enfant qu'elle a portée vit, littéralement, dans son corps.

Julie Sergent

◆ ◆ ◆

Les élucubrations scatologiques lancées ne sont pas gratuites

Internée à l'hôpital psychiatrique — sa *«colonie de vacances de merde»* — depuis la naissance de sa petite Gabrielle, Maurice s'étourdit à chercher comment aurait pu disparaître son enfant, fruit d'une «violence» collective: *«je dis "violenter" parce que quand le sujet du verbe c'est "ils", il faut bien mettre "e-n-t" quelque part»*. Serait-elle morte noyée. Serait-elle au ciel. Aurait-elle été placée au couvent dès sa naissance. Maurice l'aurait-elle étranglée de ses propres mains? Peu importe: cela ne nous fait que pleurer davantage — et rire sans vergogne — sur le sort de Maurice, elle-même assassinée à répétition. C'eût été suffisant de naître de la rencontre accidentelle d'un salaud et d'une tarée, sitôt marquée de *«deux fragments de mort»* — l'asthme et un kyste pilonidal (délicat problème expliqué dans le glossaire médical intégré au roman) —, il fallait en plus qu'on l'affuble d'un prénom débile et douloureux: *«c'est lui qui est en lambeaux, tout délabré, c'est lui qui est passé aux ciseaux émoussés, c'est lui qui a été découpé à la va-comme-j'te-pousse et que ma mère a collé sur moi avec du ruban gommé»*.

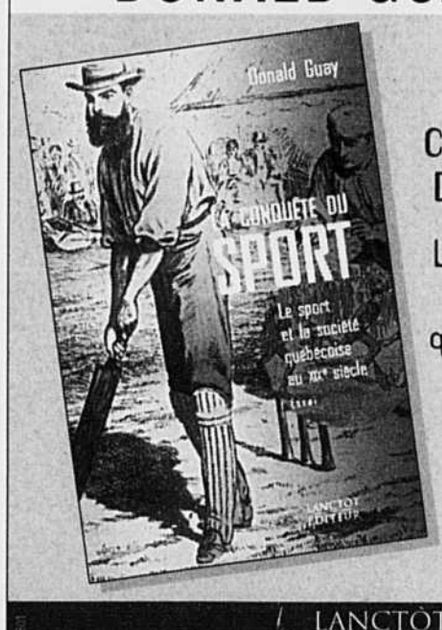
Un délire d'associations

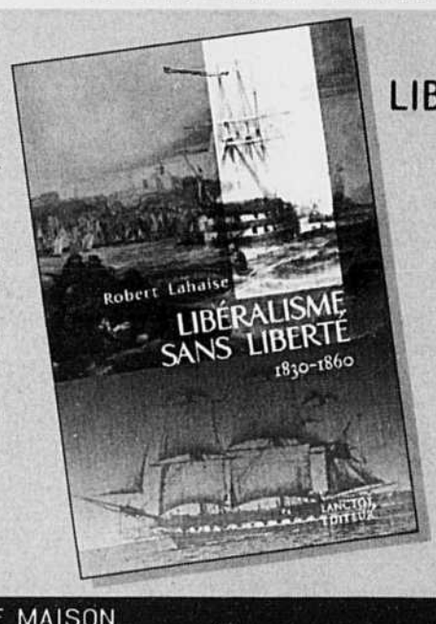
Le discours de Maurice, livré en morse à une machine (on n'évite pas le rapprochement avec Jean-Dominique Bauby dictant de son œil gauche *Le Scaphandre et le Papillon*, publié chez Robert Laffont en 1997), tient du délire d'associations: une chaîne qui semble couler de source, qui suit la logique des mots et des sonorités, et donc parfaitement lisible si non rationnelle: *«Je ne connais rien aux mathématiques, rien à la langue française. Pour moi, A + B = C. J'additionne simplement les lettres et ça donne ce que ça donne»*, dit Maurice. Ce n'est donc pas la crainte de perdre le fil qui nous pourchasse autant que l'espoir que ce discours de la folie débouche sur autre chose qu'elle, la folie. Et c'est peut-être là que se situe le plaisir de ce genre de lectures: dans le rêve que la démence se tarisse à force de s'expliquer, qu'elle puisse saisir d'elle-même les clefs de son apaisement, pour défoncer le tombeau, et sortir.

Les journées de Maurice couleront dans leur non-sens de routine: enfermée dans un mutisme absolu, et fondue à sa chaise roulante (caprice de la folle, qui pourrait marcher mais qui s'est jurée de ne jamais fouler de ses pieds le sol d'un hôpital psychiatrique), elle fumera comme une cheminée, fera pousser de la menthe, dessinera sur les murs, en grattera la peinture, ou fera de la poésie qui *«rime à tout bout de champ, mais jamais en bout de ligne»*. Entre les pipes faites à l'infirmier qui la fournit en cigarettes, la course de chaises roulantes avec les vieux *«Alzh Angels»*, la fabrication d'auréoles en papier mâché et la collection de pépins de pommes (à coups de milliers, ils constitueraient apparemment une mini-dose de poison), Maurice visite régulièrement les toilettes, où elle ne fait pas du tout ce que vous pensez. Bien que l'état de la malade, conjugué au fantôme d'Hubert Aquin qui traverse le roman (Mario G. livrant quelques cinglants passages extraits d'un journal tenu par le romancier lors de son internement à l'Institut Albert-Prévost), semble l'acheminer tout droit vers la mort, la folle n'y va pas pour disparaître. La tête dans la cuvette de la toilette, appelant sa *«petite poupée qui est tombée au fond de l'eau»*, elle hurlera, que quelqu'un entende l'écho de sa peine jaillissant vers l'extérieur.

Si l'histoire finit bien? Ce serait insensé, voyons...

Post-scriptum: ce texte est ma dernière contribution à cette chronique consacrée au roman québécois. Merci aux lecteurs et lectrices, et à ceux qui m'ont communiqué leurs bons mots, depuis un an et demi. Au plaisir.

LA COLLECTION «L'HISTOIRE AU PRÉSENT»
DONALD GUAY
ROBERT LAHAISE


LA CONQUÊTE DU SPORT
Le sport et la société québécoise au XIXe siècle


LIBÉRALISME SANS LIBERTÉ 1830-1860
LANCTÔT ÉDITEUR
LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

du Gouverneur général 1997

ROMANS ET NOUVELLES

Lise Bissonnette
Quittes et Doubles
SCÈNES DE RÉCIPROCITÉ
nouvelles
«Tout [dans Quittes et Doubles*] concourt à faire de chaque nouvelle un brillant exercice d'écriture et une œuvre d'art achevée.»*
Gilles Dorion, *Québec français*
168 pages • 17,95 $

Pierre Morency
La Vie entière
«Les temps sont durs et ne disposent pas souvent à écouter le chant des oiseaux. Le poète en est conscient. Mais ça ne l'empêche pas de continuer à observer le monde [...]. Heureusement pour nous qui pouvons le lire.»
Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*
256 pages • 29,95 $

ÉTUDES ET ESSAIS

Roland Viau
Enfants du néant et mangeurs d'âmes
GUERRE, CULTURE ET SOCIÉTÉ EN IROQUOISIE ANCIENNE
essai
«J'ai lu avec passion l'ouvrage de Roland Viau. Il s'agit d'une contribution majeure à l'histoire et à l'anthropologie des Iroquoiens.»
Denys Delâge, *Extrait de la préface*
320 pages • 29,95 $

François Ricard
Gabrielle Roy
Une vie
biographie
«Une biographie qui se lit comme un roman.»
Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*
«François Ricard a écrit une biographie colossale, faisant revivre dans le moindre détail la vie de Gabrielle Roy dont on découvre la complexité et la richesse.»
Monique Portin, *Châtelaine*
648 pages • 34,95 $

LIVRES

LA CHRONIQUE

En l'air avec Miller

Nous survolons la forêt, où le vert-noir des sapins et le bleu ardoise des lacs dominent à présent. L'avion entre et sort d'une nuée rousse extraordinairement lumineuse et, parfois, le croissant d'une plage brille, tout en bas, comme un joyau tombé entre les chicots blancs des bouleaux. Durant l'heure de vol, je lis, entre ciel et terre, entre exultation et frousse, le petit livre qu'on a fait de la correspondance de Henry Miller avec Larry Durrel et Alfred Perlès. J'y retrouve le ton de cette révolte passionnée, de ces coups de gueule rimbaldiens qui ont secoué mon adolescence étriquée. Ici, dans les limbes où nous paraissons planer paresseusement, comme un goéland qui se laisse aller sur les courants, très éloigné de la légende du jour le jour sur la terre, prise, comme l'écrit Hoffman, le préfacier de ce livre brûlant, dans le bourbier d'une incroyable *«cécité libérale»*, je m'abandonne à une étrange incursion dans *«cette contrée sauvage que Miller a entrepris d'explorer d'une seule main»*.

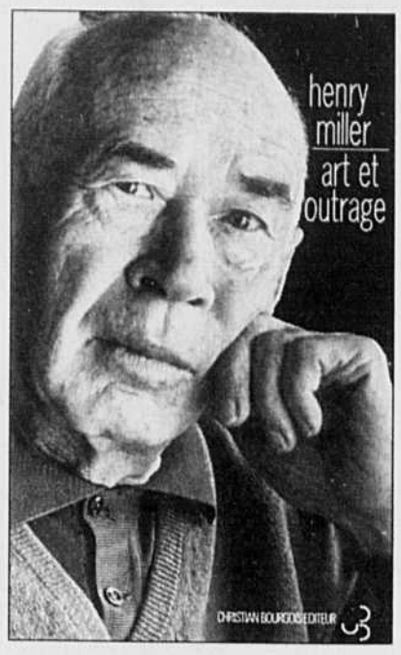
Robert Lalonde

◆ ◆ ◆

À 20 ans, cet écrivain-là me bardassait sur un temps rare. Il me tarabuste encore aujourd'hui.

A vingt ans, cet écrivain-là me bardassait sur un temps rare. Il me tarabuste encore aujourd'hui, me taraude, me tance, tracasse toujours quelques-unes de mes *«certitudes exagérées»*, et me fait revoir à quel point *«le mystère au cœur d'un tempérament créatif ne peut jamais être totalement circonscrit»*. Je me souviens d'avoir, à 22 ans, puiser dans ses textes féroces et désaliénants la force d'opposer des refus à quelques fallacieuses propositions, qui auraient pu m'entraîner à entrer dans *«les ordres de l'oubli et de la trahison de moi-même»*. Ce Villon américain, ce Lao Tseu de la Californie, a tout appris des *«méchants, des faux, des débraillés, des pervers, des inadaptés»*. Alors, il sait ce qu'il dit quand il écrit: *«Quand on parle d'une personne qui est arrivée à se connaître, à s'accepter telle qu'elle est, on ne veut pas seulement dire qu'elle admet et reconnaît ses faiblesses, mais qu'elle a aussi découvert que celles-ci ont été importantes pour sa propre évolution»*. Et, pour un écrivain, qui veut *«non pas représenter mais imiter la vie»*, le vagabondage en zones troubles n'est rien de moins que nécessaire. *«Qu'on l'admette ou non, nous sommes continuellement à deux doigts de nous endormir... Une véritable connaissance de soi ne peut s'acquérir que par soi-même, seulement s'acquérir et non être communiquée aux autres: parce que l'énigme qui fonde notre personnalité reste toujours voilée, secrète... »*, écrit Perlès.

L'avion entre dans un nuage qui ne me secoue pas autant que ces exclamations farouches de l'écrivain, alors je pense à tous ces *«gens tristes, ces bigots* — j'ajoute ces beaux parleurs à la langue de bois — *qui prennent la vie au sérieux, alors qu'elle est simplement tragique»*. Je pense aussi à ce beau livre de Russell Banks, *De beaux lendemains*, au film d'Egoyan, vu hier soir, et qui disent bien cela: la vie est tragique et parfois heureuse, c'est à prendre ou à laisser! Et Perlès, tâchant de circonscrire, pour son ami Durrel, le «génie» de Henry, insaisissable et multiple, s'écrie: *«Beaucoup de choses épouvantablement mauvaises ont été écrites par des génies... C'est l'innocence de l'éruption: le volcan vomit des diamants ou de la cendre, sans discrimination, c'est à prendre ou à laisser!»*. Sinon, l'écrivain — l'homme, la femme, le vivant — n'est *«qu'un engin électronique tombé en panne»*, répond Durrel.



«L'art, ajoute Larry, *prodigue ses plus beaux trésors à ceux qui oublient jusqu'à son existence.»* Et Perlès de rétorquer: *«L'intention réduit l'artiste... Le soleil n'a nulle intention de dégager de la chaleur, il en dégage, un point c'est tout... Hormis le fait que Henry, Rousseau, Sade, Casanova, etc. sont tous uniques à leur façon, je ne vois aucune affinité entre eux... Rien n'est plus facile que de se moquer d'un charlatan, avec une indignation de bon aloi, même quand le charlatan obtient des résultats dans des cas désespérés... »* J'aime bien cette définition-là de l'écrivain: un charlatan qui obtient parfois des résultats dans des cas désespérés. Elle convient à Rabelais et à Montaigne, comme à Giono, à Ferron, à Réjean Ducharme, à Flannery O'Connor, et à moi-même, tant qu'à y être. *«Un extra-terrestre*, écrit Perlès, *débarqué sur la terre pour triompher de la méchanceté.»* Et Durrel ajoute: *«Art et outrage marchent main dans la main, vers un futur vaguement reconnaissable... »*

En réponse à ses deux copains, *«qui s'intéressent à moi comme à Dieu»*, Miller écrit: *«mon œuvre et moi-même ne font qu'un. S'il en était autrement, les planètes auraient le pouvoir de sortir de leurs orbites»*. Il avoue être né *«ultra civilisé»* et faire partie de *«ces créatures trop sensibles qui, si elles sont résolues à survivre, deviennent les plus coriaces»*. Il affirme que *«toutes les contrariétés du caractère et du comportement sont le levain nécessaire à la fabrication du pain»*, et que *«les blessures de l'âme sont au centre de tout»*. Enflammé, il poursuit: *«Seule la vérité rend libre... Une épée nue, qui tranche net... Contre le mensonge du monde, un mensonge perpétuel»*. Il remercie ses amis, qui se soucient tant — trop? — de lui, et écrit: *«Ce qu'il y a de bon en moi, je le connais uniquement par les yeux et la voix de ceux à qui je parle.»*

Nous descendons déjà. Dommage, j'était bien dans le ciel, avec mes trois lascars, ces drôles de numéros qui *«ne disent jamais tout, font les choses à moitié et souvent sourient en hochant poliment la tête, alors qu'au-dedans ils sont des taureaux furieux»*. Et Miller, pour finir, écrit: *«Maintenant, je ne veux plus qu'une chose: être. Ne l'oubliez pas: cet infinitif est transitif en chinois. Et il n'y a pas plus chinois que moi!»*

Pendant que l'avion effectue un plongeon qui me fait grimper le cœur dans la bouche, je lis encore: *«Fuyez le monde et vous êtes perdu. Perdez-vous en lui et vous êtes libre!... Seul le feu compte! L'enfant vit avec ce feu en lui, et nous, adultes, nous l'étouffons autant que faire se peut... Faire l'expérience de la vie, c'est désapprendre, défaire... Il n'y a pas de fin, pas de conclusion, rien n'est achevé... Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver... »* (moi aussi, par les temps qui courent). *«Quand la vie est exaltée, l'art en souffre, et vice versa... Et pour ce qui est des critiques, leur désir de perfection ressemble beaucoup à cette fausse attitude religieuse qui ne désire que le bien... »*

Toutes les époques sont intolérantes, dangereuses et étriquées, mes amis. La nôtre ne fait, de toute évidence, pas exception à la règle. Me voyant lire avec emphase et frénésie, tout à l'heure, un brave monsieur, qui a dû prendre mon ardeur grimaçante pour une espèce de folie des hauteurs, m'a murmuré:

— Aie pas peur, c'est toujours comme ça quand on atterrit ici.

Ici ou ailleurs, atterrir est dangereux. *«Soyons innocent comme le tremblement de terre!... »*

Ayant, un jour, consulté une voyante, Miller se fit ainsi résumer sa vie à venir, par la diseuse de bonne aventure: *«Vous aurez la vie plus dure que les autres hommes, parce que dominer autrui ne vous intéresse pas.»* Ecrire, c'est bien le contraire de *«dominer autrui»*. C'est *«vouloir tout dévorer»*. C'est *«une initiation à l'art de vivre»*. C'est *«marcher main dans la main avec l'art et l'outrage»*, c'est découvrir que *«la lumière n'est pas la manifestation d'une quelconque loi physique, mais l'un des infinis aspects de l'esprit lui-même»*.

Le brave monsieur de tout à l'heure lâche, en se levant de son siège, un petit vent, fleurant le vieux champignon sec. Je reprends mon masque de tantôt, mon air d'effrayé exalté, et lui lance cette phrase de Miller, que je viens de lire: *«Aucun des fidèles disciples de Jésus n'a évoqué le fait qu'Il pétait, ou même qu'il se mouchait. Pourtant, ça a bien dû lui arriver, que diable!»*

Le cher homme me dévisage, comme si le peureux plongé dans son livre qu'il avait à son côté depuis une heure n'était autre que le diable en personne.

«Le maître est celui qui parvient à vous faire rire le plus fort et le plus longtemps», écrit Miller.

ART ET OUTRAGE
Henry Miller
Christian Bourgois éditeur
Paris 1997, 340 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

Les illusions du désir

Chez Samson, efficacité de l'intrigue et audaces d'écriture

UN GARÇON DE COMPAGNIE
Pierre Samson
Les Herbes rouges
Montréal 1997, 247 pages

ROBERT CHARTRAND

Ce deuxième roman de Pierre Samson est aussi «brésilien» — et aussi séduisant — que *Le Messie de Belém*, paru chez le même éditeur en 1990, qui était genèse d'un mythe, la biographie baroque d'un Brésilien ordinaire, mort sous la torture; l'homme, raconté par sa mère, par son bourreau, par son amant, puis par un historien officiel du régime, devenait, à la faveur de ces témoignages où se mêlent les rêves et les souvenirs, les rumeurs et les légendes, un véritable sauveur de la nation.

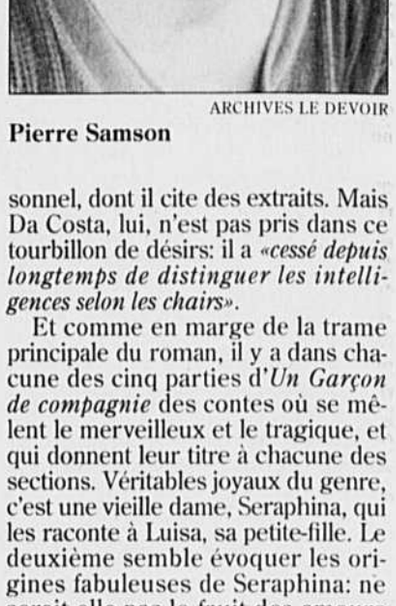
Un Garçon de compagnie serait plutôt la genèse d'une tragédie. Un adolescent aussi beau que timide, Manuel Almeida Spinola, qui est pensionnaire dans un collège dirigé par des frères maristes, en est retiré subitement, sans qu'on lui demande son avis, puis amené dans une maison bourgeoise pour y servir de garçon de compagnie à la maîtresse des lieux. Mais s'il ne s'agit que de désennuyer madame Natalie Loubier de Andrade — elle est Française d'origine — , cette femme exaltée, tyrannique avec son entourage, n'aurait-il pas mieux valu engager une demoiselle de compagnie plutôt qu'un garçon? Cela fait jaser le voisinage.

Le jeune Manuel va et vient à sa guise; sa patronne en fait peu de cas, tout occupée à se languir d'amour pour son mari, Joaquim, qui la délaisse pour parcourir son immense domaine, ce *Divinolândia* dont le décor est idyllique. Mais à son retour à la maison, Joaquim de Andrade n'est pas plus amoureux qu'avant. Ou plutôt, il l'est tout autant, mais de Gaju, un jeune garçon du voisinage. Le drame du couple va tourner à la tragédie: Joaquim a une attitude altière qui attire les femmes; sa beauté, cependant, plaît aux hommes.

Natalie, Joaquim, Gaju, Manuel: ils sont tous beaux, ces personnages. D'où le désir, furtif ou lancinant, qui circule capricieusement parmi eux, alimentant leur désarroi; ainsi, celui de Natalie, *«hybride de Jeanne d'Arc et de Circé»*, *«dont les cheveux acajou dansaient comme des flammes et lançaient des étincelles rousses pour dévoiler, comme un rideau de scène hissé par le vent, le spectacle d'une nuque, où brillait, telle une enluminure, un duvet gavé de sueur»*. Et comment Joaquim pouvait-il ne pas désirer le jeune Gaju, dont la coloration de la peau était d'*«un chocolat tiré des mystérieuses profondeurs, probablement celles du temps et des forêts noires, un brun mordoré, étrangement uni, d'où émanaient les rayons d'un astre enfoui, un vernis nourri d'un pigment secret et parfait»*? C'est de lui, de cet éphèbe au corps affolant, que Natalie de Andrade voulait détourner son mari. Comment? En lui offrant Manuel comme amant, comme si ce nouveau lien allait briser le premier. Cette curieuse machination, vouée à l'échec, fut suggérée à Natalie par son confesseur, le père Dellasoppa, un franciscain qu'on disait malin comme un jésuite, sauf en l'occurrence...

Voix narratives

Parmi les voix narratives qui se partagent le récit, il y a celle d'un vieux romancier désabusé, Oswaldo da Costa; ce chroniqueur occasionnel de la tragédie s'adresse à un interlocuteur qu'il appelle *«Excellence»*. Da Costa a connu les protagonistes, et Natalie lui a confié son journal personnel, dont il cite des extraits. Mais Da Costa, lui, n'est pas pris dans ce tourbillon de désirs: il a *«cessé depuis longtemps de distinguer les intelligences selon les chairs»*.



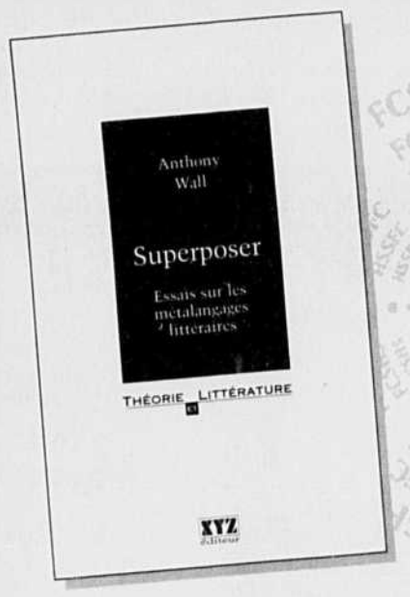
ARCHIVES LE DEVOIR
Pierre Samson

Et comme en marge de la trame principale du roman, il y a dans chacune des cinq parties d'*Un Garçon de compagnie* des contes où se mêlent le merveilleux et le tragique, et qui donnent leur titre à chacune des sections. Véritables joyaux du genre, c'est une vieille dame, Seraphina, qui les raconte à Luisa, sa petite-fille. Le deuxième semble évoquer les origines fabuleuses de Seraphina: ne serait-elle pas le fruit des amours d'une corneille et d'un scarabée? Le dernier de ces récits, *La Mouche verte et le feu de bois*, occupe seul la dernière partie; le sort de chacun des personnages principaux du roman étant désormais réglé, reste la petite Luisa, devenue conteuse à son tour, qui illumine les derniers moments de sa grand-mère en lui racontant — elle est allée à bonne école — la légende des lucioles qui épousèrent jadis le feu et qui *«brillent encore, même si le feu, lui, s'est endormi»*.

Le Brésil d'*Un garçon de compagnie* — ce *«pays de carnaval»*, selon l'expression de Jorge Amado, le plus célèbre de ses écrivains — est décrit brièvement dans ses paysages; les personnages l'aiment âprement, ce *«pays qui laisse tomber les bras et se résout à s'enfoncer davantage dans son mélodrame»*, *«ce pays de fortunes subites et de morts violentes»*. Pierre Samson, qui le connaît sans doute fort bien, nous offre surtout un Brésil romanesque, où affleure ce réalisme magique, si séduisant chez nombre de romanciers latino-américains.

Ce deuxième roman «brésilien» de Pierre Samson est aussi réussi que le premier. Plus chatoyant, peut-être. Samson y a remarquablement bien dosé l'efficacité de l'intrigue — les événements s'enchaînent parfaitement — et les audaces d'écriture. Et il a même soigné les remerciements qu'il adresse, en fin de volume, à ceux et celles dont il dit qu'ils l'habitent: à Pauline Carrier — sa mère? — qui lui *«aura légué, entre autres, sa soif d'imaginaire»* et à Jacques Samson — son père? —, *«la recherche, même illusoire, de la perfection»*. Il remercie enfin, honni soit qui mal y pense, le Conseil des arts de la ville de Toronto qui, *«en traitant le français en langue étrangère, [...] [l]'a convaincu plus que jamais de l'urgence de* [se] *construire un pays»*.

XYZ éditeur



XYZ éditeur félicite Anthony Wall finaliste au prix Raymond-Klibansky de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales pour Superposer. Essais sur les métalangages littéraires

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

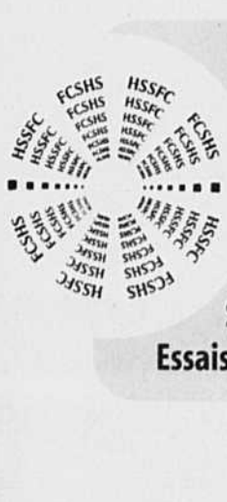
L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913
CHOIX ET QUALITÉ
713 Mont-Royal Est, Mtl Métro Mont-Royal 523-6389

Branchés sur la modernité et l'état d'urgence, les écrivaines et les écrivains du Canada français habitent le coeur de l'Amérique, sa musique, ses rythmes et ses énergies. Ce sont des rebelles, des résistants, des insoumis. Énergiques, obstinées, déchirées ou révoltées, leurs voix sont neuves. **Lisez-les. Écoutez-les. Ressentez-les.**

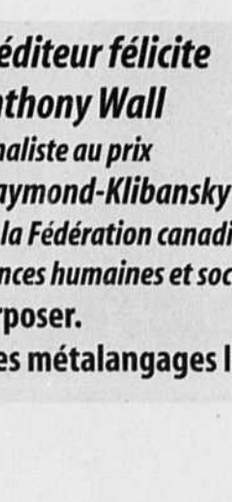
http://www.francoculture.ca/unpays

UN PAYS S'ÉCRIT

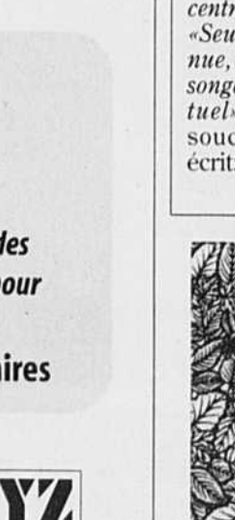
Résolument branchée sur la modernité, en ce sens où elle interroge l'identité et la forme où elle s'exprime, la littérature canadienne-française vient nous rappeler que les écrivains habitent d'abord une pratique d'écriture avant tout espace physique, et que les limites de leur « pays » ne sauraient se réduire aux limites géographiques d'un territoire. Ces voix sont neuves; certaines nous proviennent avec les accents de la déchirure intérieure, d'autres résonnent d'un rire dyonysiaque, d'autres encore s'affirment avec la tranquille assurance d'un habitant d'un pays normal. Ni folklorique ni très éloignée. C'est une littérature qui [illegible] la multiplicité du langage qui traduit une vigueur culturelle peu commune (pour plusieurs [illegible] toute une activité artistique multimédia). S'il est vrai que nul n'est prophète en son pays, peut-être appartient-il aux auteurs [illegible] de découvrir la voix multiple de cette « autre solitude » qui parle notre langue.



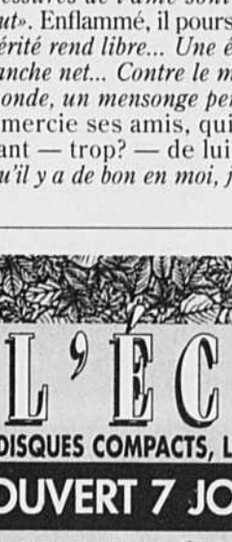
Patrice Desbiens
La fissure de la fiction
Éditions Prise de Parole



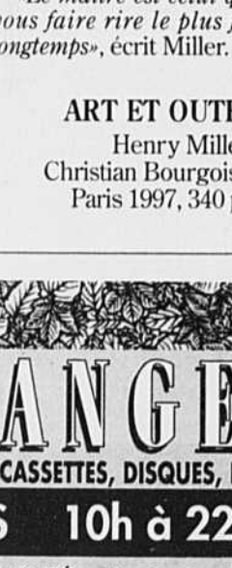
Robbert Fortin
Jour buvard d'encre, suivi de **Choses fragiles**
Éditions du Vermillon



Charles Leblanc
Corps météo
(poèmes variables)
Éditions du Blé

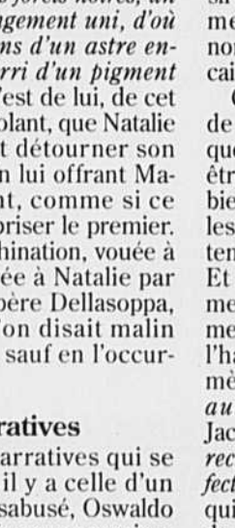


Zachary Richard
Faire récolte
Éditions Perce-Neige

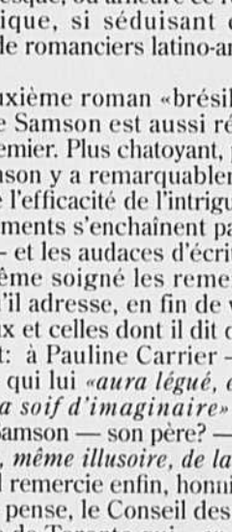


Luc Leblanc et Louis-Dominique Lavigne
La Chaise perdue
Éditions d'Acadie

Michel Lee
Le Pont
Éditions d'Acadie



Patrick Leroux
Tom Pouce, version fin de siècle
Éditions du Nordir



Michel Ouellette
L'Homme effacé
Éditions du Nordir

Regroupement des éditeurs canadiens-français

Résolument branchée sur la modernité, en ce sens où elle interroge l'identité et la forme où elle s'exprime, la littérature canadienne-française vient nous rappeler que les écrivains habitent d'abord une pratique d'écriture avant tout espace physique, et que les limites de leur « pays » ne saurait se réduire aux limites géographiques d'un territoire. Ces voix sont neuves; certaines nous proviennent avec les accents de la déchirure intérieure, d'autres résonnent d'un rire dyonysiaque, d'autres encore s'affirment avec la tranquille

LIVRES

LE FEUILLETON

Le ressentiment de ceux qui vieillissent mal

LES VOLEURS DE BEAUTÉ
Pascal Bruckner
Grasset, Paris, 1997, 292 pages

Voilà un auteur qui a l'art de nous troubler et de nous piéger avec des histoires qui nous hérissent au plus haut point! Imaginez simplement le malaise du lecteur à suivre un récit dont il sent bien la valeur métaphorique (ou encore allégorique), mais qui le rebute dès qu'il se trouve en présence de ses personnages et de leurs actions. C'est un peu l'état dans lequel je me suis trouvé tout au long de cette lecture: incapable de lâcher, désespérant quasiment à chaque page d'y parvenir, mais incapable aussi d'adhérer pleinement, comme si la cruauté décrite y dépassait les bornes pour tomber dans le cliché et l'exagération. Est-ce cela le malaise de la littérature?

Pascal Bruckner a de la sexualité une vision que je ne partage pas, même s'il m'arrive souvent d'y trouver quelque vérité que je préfère, un peu comme tout le monde, ne pas voir de trop près. J'ai encore l'insigne naïveté de croire au possible et à la générosité dans ce domaine. Et pourquoi pas aux amours qui marchent, même si elles boitent! Ce qui n'exclut d'ailleurs nullement la tragédie. C'est d'autant plus surprenant de la part de cet auteur qu'il vous certifiera sans doute ne pas être un écrivain du ressentiment, du dépit, hanté par un désir aussi sauvage qu'inavoué de vengeance. Alors, pourquoi un tel récit? Et pour qui? Évidemment, on ne fait pas de bons récits avec de belles histoires.

Jean-Pierre Denis

◆ ◆ ◆

Derrière le romancier, il y a toujours chez Bruckner l'essayiste

Pascal Bruckner

C'est là qu'il nous faut peut-être comprendre que Bruckner, sous couvert d'une sordide histoire de sexe et de vieillissement mal digéré, nous parle en fait d'une chose beaucoup plus générale qui est peut-être le malaise de notre civilisation — comme il l'avait fait avec Finkielkraut dans *Le Nouveau Désordre amoureux* —: celui de vouloir rester éternellement jeune, de ne pas accepter les marques de la décrépitude et de la mort. Derrière le romancier, il y a toujours chez lui l'essayiste, le dépeceur des états limites, l'explorateur des frontières poreuses, le conteur de récits inavouables. Mais a-t-il réussi son pari dans *Les Voleurs de beauté*?

La beauté comme insulte

Benjamin, un jeune homme dans la trentaine qui a toujours eu l'air vieux, arrive un jour à la consultation d'urgence de l'Hôtel-Dieu à Paris. Il a été ramassé par les policiers qui lui trouvaient un comportement bizarre. Masqué d'une sorte de cagoule qui lui cache entièrement le visage, il va confier le récit de son histoire à une jeune interne de garde en psychiatrie, Mathilde. Son histoire, mais aussi celle d'un couple vieillissant qui, dans une ferme du Jura, qui se trouve sur la frontière de la Suisse et qu'ils appellent le *«Fanoir»*, séquestrent des jeunes filles très belles pour leur voler à tout jamais leur beauté; jeunes filles qu'ils s'empressent ensuite de relâcher dans la nature dès qu'ils sentent qu'elles sont mûres, ce qui prend en général entre un an et demi et deux ans. *«Si elle avait été jeune, il n'en restait rien: celle qui vagissait devant nous était une vieille femme hagarde, à la bouche affaissée, aux membres décharnés. Toute trace d'intelligence l'avait abandonnée. Elle émettait une sorte de bourdonnement continu à mi-chemin du sanglot et du soupir.»*

Cette beauté, une offense à la face médiocre du monde, une conspiration contre l'humanité, il faut la neutraliser, l'éradiquer, car elle est source de malheur pour la majorité aussi bien que pour ceux qui l'incarnent — telle est la théorie de ces anciens beaux qui, après de belles années, dépités par leur vieillissement, savent bien qu'on peut *«acheter le consentement, mais non l'élan, non la passion»*. Ainsi, la beauté est pour eux un désastre, non une promesse. Elle suscite division, jalousie, envie, malheur et renvoie chacun à sa médiocrité. *«Les musulmans ont bien raison de voiler leurs femmes, de les claquemurer»*, concluent les ravisseurs (piste intéressante...).

Ai-je pour autant été touché par cette désespérance que Bruckner aurait pu tout aussi bien appliquer aux grosses gens malheureux, aux pauvres ou aux infirmes qui refusent leur condition et développent un ressentiment qu'ils n'arrivent pas à surmonter?

Trois défauts

Le récit ne manque pourtant pas de rigueur dans la construction, il sait multiplier les rebondissements, ménager les mystères, analyser la fragilité des alliances perverses, mais il pèche essentiellement par trois défauts impardonnables sous la plume d'un écrivain qui a par ailleurs du talent: l'exagération, le cliché et l'essayisme au cœur du romanesque.

L'exagération, on la sent partout tant les personnages sont peu crédibles et servent davantage à illustrer une théorie qu'un état d'être.

Le cliché, c'est ce thème ressassé de la beauté maudite qui heurte autant le sentiment du bonheur possible et de la transcendance chez ceux qui n'en ont pas les moyens, qu'il suscite l'envie, la jalousie et, parfois, le désespoir quand le ressentiment s'en mêle. Est-ce que la beauté serait devenue aujourd'hui une insulte à la démocratie et au nivellement? Telle semble être l'hypothèse de Bruckner. *«Si j'étais au pouvoir* — nous confie le ravisseur Jérôme Steiner —, *j'instituerais le vitriol pour tous dès le berceau. Égalité absolue!»* Je préfère encore la leçon du sportif et drolatique roman de Boris Vian, *Et on tuera tous les affreux* — contrepartie qui illustre de manière bien plus intéressante le problème de la beauté dans une société qui en est obsédée et qui a aujourd'hui de plus en plus les moyens d'y parvenir, que ce soit par manipulation génétique ou grâce aux soins esthétiques.

Quant au défaut d'essayisme, cela tue l'écriture de fiction et gâte la lecture en substituant l'intelligence de l'auteur à celle du lecteur, un défaut commun à bien des romanciers aujourd'hui. *«En réalité*, nous dit le jeune Benjamin, *ces profanateurs étaient des adorateurs déçus: ils stigmatisaient des grâces et des atours qui les enivraient.»* On a là l'exemple d'une narration qui ne peut appartenir à Benjamin, qui ne fait que raconter à voix haute son aventure à Mathilde. Et quand on tombe sur une formule comme celle-ci, ça devient plus évident encore: *«Le miracle de l'amour, c'est de resserrer le monde autour d'un être qui vous enchante, l'horreur de l'amour, c'est de resserrer le monde autour d'un être qui vous enchaîne»*, écrit Mathilde, qui tient une sorte de journal de ce qui lui arrive. Jolie formule, j'en conviens, mais qui sent l'artifice et la rhétorique universitaire très stylisée dont sont friands les Français. Enfin, quand Mathilde, qui écoute l'histoire de Benjamin, avoue qu'il est des récits *«qui vous divertissent, d'autres qui déchirent votre vie en deux»*, on a un peu envie de rigoler...

Comme j'ai dit jusqu'à maintenant beaucoup de mal de ce livre, il serait injuste de vous laisser sur cette seule note, car ce récit ne manque pas d'intelligence ni d'habileté. Il est même par certains côtés brillant. Toute la première partie où nous sont racontées les tentatives de Benjamin pour devenir écrivain, par exemple, est extrêmement intéressante du point de vue de la culture postmoderne dans laquelle, paraît-il, nous baignons. Benjamin, être minable, médiocre, sans envergure, mais qui a fait ses lettres, construit un roman dont chacun des éléments — mots, phrases, formules — est entièrement emprunté aux grands auteurs. Il sait si bien brouiller les pistes, changeant ici un mot, là une phrase, que même la critique parisienne n'y voit que du feu et salue son talent. Cette histoire de plagiat à une époque où chacun a le sentiment que tout a déjà été dit, et en mieux, aurait pu être l'objet même du récit de Bruckner. Il en aurait sans doute gagné en intérêt.

denisjp@mlink.net

ÉCONOMIE

Heureuse mondialisation

Pour façonner la prochaine grande civilisation humaine et planétaire

MALAISE DANS LA MONDIALISATION
Entretien avec Philippe Petit
Zaki Laïdi
Textuel, Paris, 1997, 135 pages

FRANÇOIS NORMAND
LE DEVOIR

Les uns la clouent au pilori, l'accusant de tous les maux de la terre, les autres l'encensent aveuglément comme une idole, comme certains milieux d'affaires; la mondialisation ne laisse décidément personne indifférent.

Une voix mitoyenne commence heureusement à faire son bonhomme de chemin. La mondialisation n'est pas prédéterminée et, a fortiori, il ne faut pas la subir bêtement comme une calamité. Bref, la mondialisation prendra la forme que les sociétés voudront bien lui donner. C'est l'idée que défend le Français Zaki Laïdi, chercheur au Centre d'études et de recherches internationales (CNRS) et professeur à Sciences-Po, dans son dernier cru, *Malaise dans la mondialisation*.

Ce que l'on nomme communément mondialisation, livre-t-il, comprend en fait cinq mondialisations qui sont à l'œuvre depuis le milieu des années 80:

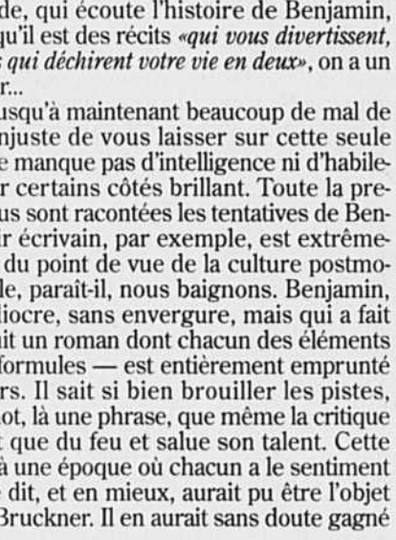
- la mondialisation des marchés, qui nous fait basculer de la compétition entre sociétés;
- la mondialisation des communications qui, à travers la révolution de l'information, crée des conditions inédites de communication sociale;
- la mondialisation culturelle qui, à travers l'irruption des sociétés civiles, accroît considérablement le nombre d'acteurs dans le jeu mondial;
- la mondialisation idéologique, marquée par la radicalisation du libéralisme et de ses prétentions;
- la mondialisation politique, qui se traduit par la fin de la rente séculaire de l'Occident sur le reste du monde.

Et cette mondialisation, prise dans son ensemble, remet de plus en plus en question le rôle ou la pertinence de l'État-nation, fruit de la révolution industrielle, indique Zaki Laïdi. La nationalisation des marchés, aux XIXe et XXe siècles, avait entraîné la nationalisation des programmes sociaux, des services, des syndicats, et ce après de chaudes et de âpres luttes.

Aujourd'hui, fait-il observer, la mondialisation à laquelle nous faisons face, et plus particulièrement celle des marchés, n'a justement pas de dispositifs représentatifs comme les mécanismes de redistribution, qui continuent à être organisés sur une base strictement nationale.

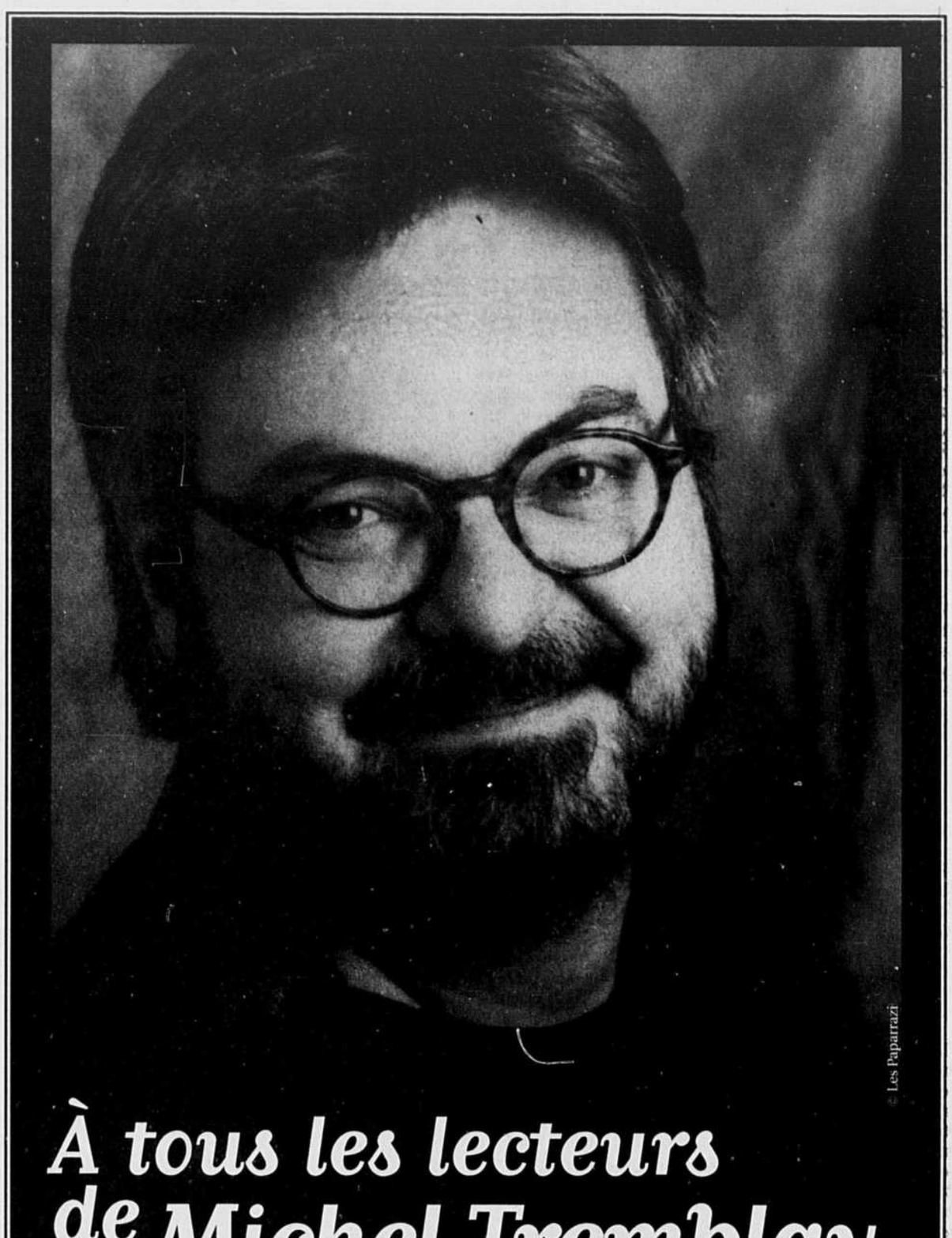
«Il y a donc un risque assez grand de voir s'accentuer cet écart entre une demande sociale structurée sur des bases mondiales et une offre politique qui continuera à s'exprimer sur une base nationale, et cela tant que l'on disposera d'institutions supranationales ou de mécanismes de redistribution supranationaux», livre l'auteur, qui nous invite à voir la mondialisation comme une promesse, une source de créativité, et non comme une fatalité.

Syndicats internationaux, humanisation des conditions de travail à l'ensemble de la planète, éducation pour tous, voilà quelques promesses de la mondialisation. Mais pour ce faire, les hommes et les femmes du monde entier devront se mobiliser pour façonner, durant le prochain siècle, la grande civilisation humaine et planétaire, si chère au généticien et philosophe français Albert Jacquard.



Mais d'ores et déjà, le monde tel que nous l'avons connu est voué à disparaître, et rien ne sera plus comme avant. D'où la peur et le dégoût qu'inspire encore la mondialisation chez plusieurs d'entre nous.

Écrit sous forme de questions-réponses, *Malaise dans la mondialisation* est un bon livre, tant pour ceux qui connaissent le sujet que pour ceux qui désirent s'y initier, et ce même si après sa lecture on demeure malheureusement sur son appétit, le texte de l'ouvrage ne faisant que 131 pages.



À tous les lecteurs de Michel Tremblay

Marcel, Thérèse, la Grosse Femme, Édouard (la Duchesse de Langeais), Albertine, Marie-Lou, Hosanna: vous les connaissez bien. Vous les côtoyez dans les livres, au théâtre, dans la vie. Ils sont nés de l'imagination du plus important dramaturge et romancier québécois.

Ils sont inoubliables. La littérature leur a conféré une incontestable grandeur. Ils pourraient être vos voisins.

Le 12 novembre prochain, votre libraire recevra le nouveau roman de Michel Tremblay. Il s'agit du 6e tome des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, au titre à lui seul évocateur:

Un objet de beauté

Pour l'occasion, écrivez une lettre à Michel Tremblay. Dites-lui ce que vous aimez dans ses livres. Quels sont vos personnages préférés. Et pourquoi.

Faites-le maintenant.

Vous serez peut-être parmi les cent cinquante lecteurs privilégiés à être invités au lancement d'*Un objet de beauté*, qui aura lieu le lundi 17 novembre, à Montréal, en présence de l'auteur, de ses amis, des libraires, de quelques journalistes et de vous, lecteurs passionnés.

Écrivez-lui dès maintenant.

Adressez votre courrier à:

MICHEL TREMBLAY
Aux bons soins de l'Association des libraires du Québec
1306, rue Logan
Montréal (Québec)
H2L 1X1

N'oubliez pas d'inscrire votre adresse dans le coin supérieur gauche de l'enveloppe. Sur réception de votre lettre, l'Association des libraires du Québec vous adressera une invitation officielle vous précisant l'endroit et l'heure du lancement. Seuls les auteurs des cent cinquante premières lettres reçues seront invités au lancement d'*Un objet de beauté*. *Serez-vous du nombre ?*

Une collaboration de Leméac Éditeur et de l'Association des libraires du Québec

Un livre, un libraire, un lecteur: le nouveau triangle amoureux

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Rage à trente ans

C'est dans la vie qu'on apprend à vivre, pas dans les livres

LES PAPAS ET LES MAMANS
Diastème
Éditions de l'Olivier,
Paris, 1977, 139 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Le défi, pour un jeune auteur qui lance un roman sur la place publique, est d'éviter à la fois les clichés et la prétention. Prenons, par exemple, l'idée que c'est toujours mieux chez les autres. Eh bien, Diastème, dont la signature sans prénom fait penser à Reiser et à Cavanna, s'est donné comme point de départ cette conviction qui hante les adolescents et, de cette fraîche immaturité, il tire un ouvrage drôle, plein de pochades bon enfant et de clins d'œil irrévérencieux à la morale publique. N'y cherchez pas de quoi changer le monde. Mais c'est quand même un pavé sympathique dans cette saison littéraire, en marge des grandes publications. Somme toute, il existe une littérature populaire qui, sans mépris, se tient loin des exercices cérébraux et des dissections en pleine irréalité.

Les Papas et les Mamans est un ouvrage fragmenté, non pas un roman mais un recueil de dix-sept nouvelles sulfureuses, dont la dernière donne le titre au livre, et dans lesquelles un narrateur se rince l'œil pour pas cher dans le logis des copains. Réservoir d'argot et de langue familière, orale, voire d'un goût douteux, cette chronique des milieux populaires se rattache à l'univers du polar. L'écriture y adopte un style que Maurice Dantec a nommé *«sub-réaliste»* — entendons par là plus vrai que vrai, au fond des ruelles. *«Quand il ne passait pas son temps à ruiner mon tarbouif avec son manche de basse, Victor était un type très bien...»* Mais ici, pas d'énigme ni de détective. On plonge dans le quotidien comme au creux d'une jungle ou des égouts d'une grande ville. Il vous faudra balader votre torche sur des boulevards mal éclairés, dans des chambres closes de banlieue et passer par-dessus quelques tas d'immondices. En chemin, la vie fera irruption avec truculence, avec son bagage de rêves, d'émotions, de sexe et de figures mal dégrossies, sorties un peu au hasard de la mégapole parisienne, surtout de sa périphérie.

Chaque chapitre comporte un exergue amusant sur les relations familiales. Milivog Slavicek, Euripide, Steinbeck, Muslah-al-Din Saadi, Hugo, Pierre Louys, Stendhal, Michel Audiard — le maître de Diastème, en fait —, Salinger, Moravia, Collodi, Woody Allen, Richard Brautigan, G.C. Lichtenberg..., l'éclectisme sert moins la leçon que le plaisir des trouvailles. Un jeu de lecture s'instaure alors. D'abord, vous buterez sur le rébus qu'est la citation, avant d'être happé par une anecdote cocasse. Puis vous achopperez sur des dialogues syncopés, sur le jeu des capitales et des italiques, sur les nombreux points de suspension, d'exclamation, d'interrogation et maintes expressions salées, et vous entendrez des voix s'égosiller à travers les pages, s'interpeller dans la bonne humeur et se lancer des sottises. Esprit sérieux, s'abstenir, sous peine de devoir répondre à la question suivante: de qui se moque-t-on?

Un bécot sec et rapide

Patrick, musicien rocker, rôde nonchalamment avec ses potes autour de jolies filles pour leur voler un baiser. C'est le fil conducteur de l'ouvrage. Les parents se plantent immanquablement dans le décor. Surprise! Voici l'insolent Romain et son père au volant, assez distrait pour faire un carton mortel sous ses yeux; Sylvie, la racoleuse des copains de sa fille; Gérard, l'alcoolique au gros rouge; Edwige la pécheresse huppée, tout aussi imbibée que le vulgaire Gérard; le père d'Antoine, ce professeur d'université exhibitionniste; Guthrun, qui fait de si bons sandwichs avant les matchs de rugby des garçons; Vic, la délurée de seize ans; Carla et son père le mafieux; il y a aussi cette fille à portée de mains — pas le temps de dire son nom tellement elle est excitante, quand on a quatorze ans et qu'on est sûr de son coup sans savoir s'y prendre. Revoici Éric, le fils de Gérard, le jour de son mariage, qui retrouve sa mère disparue deux ans auparavant.

Et encore, il faut entendre Romain parler de son père, que la maladie a achevé en un tournemain, et voir ensuite le même ostrogoth étaler sa cochonnerie chez Alice. Quant à Victor, il sait tout de la vie sexuelle de sa mère, y compris ce qui s'est passé quand elle a découvert l'homosexualité de son mari.

Heureusement, certains récits sont plus délicats. Telle femme laisse le souvenir d'un véritable parfum, et tel copain de classe, mort subitement, donne le goût d'oublier la frime. L'âge adulte finit par arriver. C'est le sourire divin d'une femme, une mère divorcée, qui marquera la fin d'une époque. N'allez pas croire que l'âge a tout effacé. À trente ans, ce sont encore les mêmes obsédés. Mais la naïveté s'est émoussée et, pour la voir renaître, il est temps de faire des bébés.

Branché, le style «grande gueule» de Diastème offre quelques bonnes pages d'humour décapant. Racoleur aussi, il a ceci de sympathique que le narrateur ne se prend jamais au sérieux. *«J'ai l'air cynique, comme ça. C'est un style. Pour faire celui qui en a. Ou qui veut s'en donner. Imaginez: vous demandez un truc à un type et le type fond en larmes. Pas très sérieux, tout ça...»* La gouaille y est plus influencée par les dialogues du cinéma français actuel que par le rire rabelaisien ou par le libertinage scandaleux des épicuriens du Grand Siècle. Pourtant, l'outrance langagière demeure libertaire. Mais Diastème n'est pas Laclos: il est difficile de dégager ce livre d'une nouvelle mondanité, car les rapports sociaux, même déréglés, n'évitent pas les techniques convenues de la séduction. Oublions un moment le véritable exercice de sape qui irait chatouiller la censure. Diastème demeure raisonnablement polisson.

Si la veine grivoise nous rappelle que la trivialité est le plaisir premier de la jouissance populaire, une certaine façon de mordre dans la vie, et que le dévergondage, dans un récit, nie le sentimentalisme et les bienséances, cet auteur un rien bohème singe le ridicule d'existences éphémères, débitant avec esprit des bagatelles obscènes et des mots gentils.

POÉSIE

Écrire l'effroi

LE FROID COUPANT DU DEHORS
GÉOGRAMMES 3
Paul Chamberland, L'Hexagone, coll. «Itinéraires»
Montréal, 1997, 98 pages

LES VENTS DE L'AUBE
France Boisvert, VLB Éditeur, coll. «Poésie»
Montréal, 1997, 69 pages

DAVID CANTIN

La poésie peut-elle servir d'intermédiaire pour l'analyse des grands problèmes sociaux du monde actuel? En puisant à travers de multiples registres, c'est un peu ce dilemme fragile que Paul Chamberland met en relief dans son projet des *«géogrammes»* entamé au début de la décennie 80. Après deux tomes volumineux, il termine maintenant ce triptyque avec un recueil plus condensé et unificateur qui couvre la période de 1992 à 1996, *Le Froid coupant du dehors*. Mais au fait, comment définir la fonction ainsi que le rôle du *«géogramme»* dans la poésie québécoise contemporaine?

Parallèlement au poème, le *«géogramme»* cherche à créer un lieu d'expérimentation du langage qui coïncide avec le tumulte des conflits mondiaux. Grâce à un rythme effréné, une prose volontairement exploratoire tente de définir la situation de l'homme dans son lien difficile au réel en cette fin de siècle. De façon globale, il s'agit d'une forme de laboratoire du poème où l'on cherche à repousser les limites même du genre ainsi que du langage. Depuis *Le Multiple Événement terrestre, Géogrammes 1* (l'Hexagone, 1991), cette forme que peaufine Chamberland trouve sa véritable expression dans le dernier volet qu'il lui consacre. Avec sa part d'excès. *Le Froid coupant du dehors* met en jeu une critique impitoyable d'une société enfouie dans sa lente catastrophe. *«Une ville. Pareille à des centaines d'autres. D'interminables parcours sous un ciel vide. De partout l'enfilade des rues mène aux chantiers gigantesques et jamais achevés* [...] *Des somnambules y circulent dans le délabrement ou, prostrés des heures dans des renfoncements, ruminent de ternes rancunes. Les regards, accrochés au passage, filtrent un venin discret mais sûr: le voyageur égaré dans ces labyrinthes ne s'en échappera jamais. Il n'entendra plus les chants. La Terre est morte.»*

Au delà des informations et des anecdotes effroyables, Paul Chamberland donne à sa vision une portée universelle qui déstabilise en conciliant la verve lyrique dans un cadre éthique. Loin d'un débordement syntaxique gratuit, le poème se rapproche plutôt de l'essai polémique capable de passer de la détresse immédiate à l'ironie la plus grinçante. Dans la dernière partie du recueil, le *«géogramme»* va jusqu'à retrouver la structure du vers libre très expansif. En évitant le piège des leçons de morale, Paul Chamberland réussit à guider l'essor d'une réflexion poétique et philosophique où le passé se mesure au présent.

Explorer une forme littéraire

Pour France Boisvert, chaque livre s'ouvre sur l'exploration d'une forme littéraire qui permet ainsi de mieux comprendre le motif de l'identité québécoise, du conte oulipien *Li Tsing-tao* (l'Hexagone, 1989) au poème-manifeste *Massawippi* (l'Hexagone, 1992). Avec *Les Vents de l'aube*, il est curieux de voir à quel point ce recueil en prose cherche à correspondre avec la «géopoétique» de Chamberland. On retrouve d'ailleurs certaines analogies précises (les références à IBM et Benetton) dans la dénonciation radicale de ces projets. Par contre, le souffle de Boisvert ne rend pas cette démesure enivrante qui donne au texte de Chamberland toute sa conviction.

En lisant ce troisième livre de poèmes de Boisvert, on croit traverser deux recueils qui se recoupent en alternance. D'une part, un ton intimiste qui accumule les fragments du quotidien suivi d'une parole beaucoup moins sereine, où se condense l'effroi devant le tourbillon planétaire: *«Je tue le temps avec ma plume, pistolet à plombs d'anamnèse scandé d'une marche militaire. Une fête de forains domine la ville et depuis le spectacle de son cirque, je recherche la clé qui mène aux chants disparus. Une, deux, feu le temps, je ressuscite.»*

Je ne crois pas que de tels effets puissent créer une impression convaincante des vertiges émotionnels et des craintes mondiales. Peut-être qu'une structure formelle différente aurait produit un tout autre climat poétique? Malheureusement, *Les Vents de l'aube* me laisse avec le sentiment que cette œuvre n'a pas encore trouvé sa plénitude.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Il y a deux siècles

LA CHRONIQUE DE TRAVNIK
Ivo Andric
Nouvelle traduction du serbe
par Pascale Delpech
Belfond, Paris 1997, 511 pages

TITANIC ET
AUTRES CONTES JUIFS
Ivo Andric
Postface de Radivoje Konstantinovic
Traduction du serbe par Jean Descat
Belfond, Paris 1997, 154 pages

NAÏM KATTAN

Ivo Andric obtint le prix Nobel en 1961, alors qu'il était ce qu'on appelait encore un écrivain yougoslave, et c'est une excellente entreprise que de publier une nouvelle traduction de son grand roman *La Chronique de Travnik*.

Plus que nombre d'ouvrages historiques et politiques, cette chronique dresse pour nous l'arrière-plan de la tragédie que vit depuis plusieurs années la Bosnie. Andric est né en 1892 dans la ville bosniaque Travnik et est mort en 1975 à Belgrade. Avant la Deuxième Guerre mondiale il prit part à la lutte nationale yougoslave et fut pendant de nombreuses années diplomate. La Yougoslavie occupée, Andric passe les années de la tourmente à réfléchir sur le sort et l'histoire de son pays et plus particulièrement sur ceux de sa Bosnie natale. Deux ouvrages, deux monuments littéraires, en résultent: *Le Pont sur la Drina*, paru à Paris en une nouvelle traduction voici quelques années, et *La Chronique de Travnik*.

Andric effectue un retour en arrière. L'action de ce livre se déroule entre 1806 et 1814, années du séjour à Travnik de Jean Daville, consul de Napoléon. Cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, un roman historique. Il s'agit, tel que le titre l'indique, d'une chronique quasi quotidienne de la vie d'une ville, Travnik. Nous sommes à l'époque où l'Empire ottoman règne sur la région. Comme c'est le cas dans la Bosnie actuelle, la population de Travnik se partage entre trois communautés religieuses qui se confondent ou cherchent à se confondre avec des ethnies: les musulmans turcs, les orthodoxes serbes et les catholiques croates.

En plus de constituer la majorité, les musulmans bénéficient de la protection de l'Empire, du lointain sultan et de son délégué, le vizir. Obéissant à la pratique de l'administration ottomane, la ville est divisée en *millets*, en communautés autonomes. Les étrangers sont, quant à eux, les protégés de leurs pays d'origine, par l'entremise des représentants diplomatiques.

Une bourgade perdue

Andric ne fait point une description idyllique de sa ville natale. Travnik est une bourgade perdue, aux prises avec les tempêtes de neige l'hiver et la chaleur torride l'été. Elle ne reçoit qu'après coup, et d'une façon atténuée, les échos des événements qui se déroulent dans les capitales. Ainsi, par le rappel du vizir et de son remplacement, la population apprend qu'à Constantinople le sérail est déchiré par les intrigues et secoué par un coup d'État. Le consul de France reçoit successivement des nouvelles des victoires et de la défaite de Napoléon. Le consul d'Autriche, von Mitterer, apprend, tour à tour, le rapprochement et le conflit entre son pays et la France.

Dans la vie quotidienne, la ville est plongée dans l'ennui et les seuls incidents qui surviennent entre communautés. Calme relatif, précaire, et paix fragile. Il suffit d'un relâchement de l'autorité pour que les fanatismes se déchaînent et qu'aventuriers et voyous occupent l'avant-scène. Autrement, la population, dans sa diversité, vit dans la misère, l'incertitude, victime des maladies et des fléaux de la nature.

Les personnages défilent, bigarrés, mais le plus souvent ternes. Quand ils ne se soumettent pas au destin et ne se résignent pas au passage inaltérable des jours, ils s'adonnent à l'intrigue et rusent avec une autorité despotique. Dans cette opacité, les seules diversions, bien que passagères, sont les femmes: la femme du consul français, méthodique, dévouée, et celle du consul d'Autriche, fantasque, hystérique.

Pour les habitants de Travnik, la France de la Révolution puis de la marche héroïque de Napoléon représente le seul espoir de briser l'étau d'un Orient pourri et décadent. Espoir brisé: la France porteuse des Lumières est défaite. Napoléon n'est plus le héros et le consul plie bagage. Un chapitre est clos.

Hétéroclites et marginaux

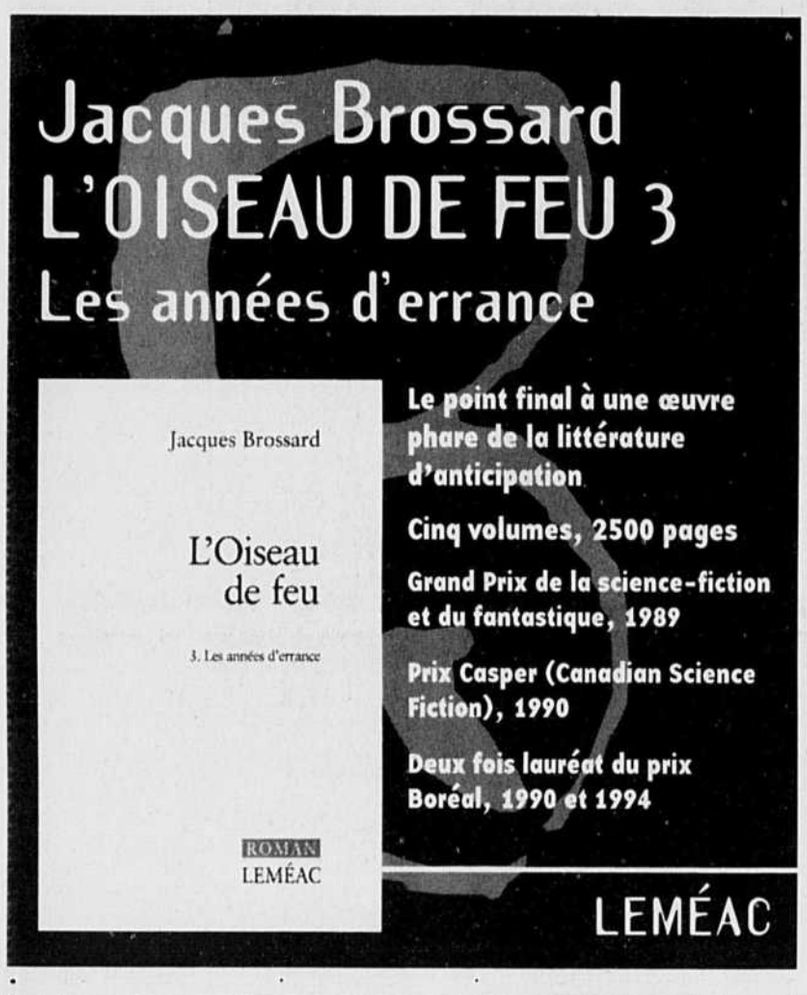
Le roman fourmille en personnages hétéroclites, en marginaux. Parmi eux, les juifs. Chassés par l'Inquisition espagnole, ils avaient trouvé refuge dans les territoires de l'Empire ottoman. Ne faisant partie d'aucune des principales ethnies qui se partagent et divisent la ville, ils survivent soit comme traits d'union, soit comme victimes de l'hostilité. Andric les décrit avec sympathie. Victimes de la division de la ville, des retranchements de chacun des groupes dans ses règles et ses préjugés, ils sont vus par Andric comme exemples de la possibilité de traverser les frontières, de briser les murs à l'intérieur desquels chaque ethnie érige volontairement sa prison.

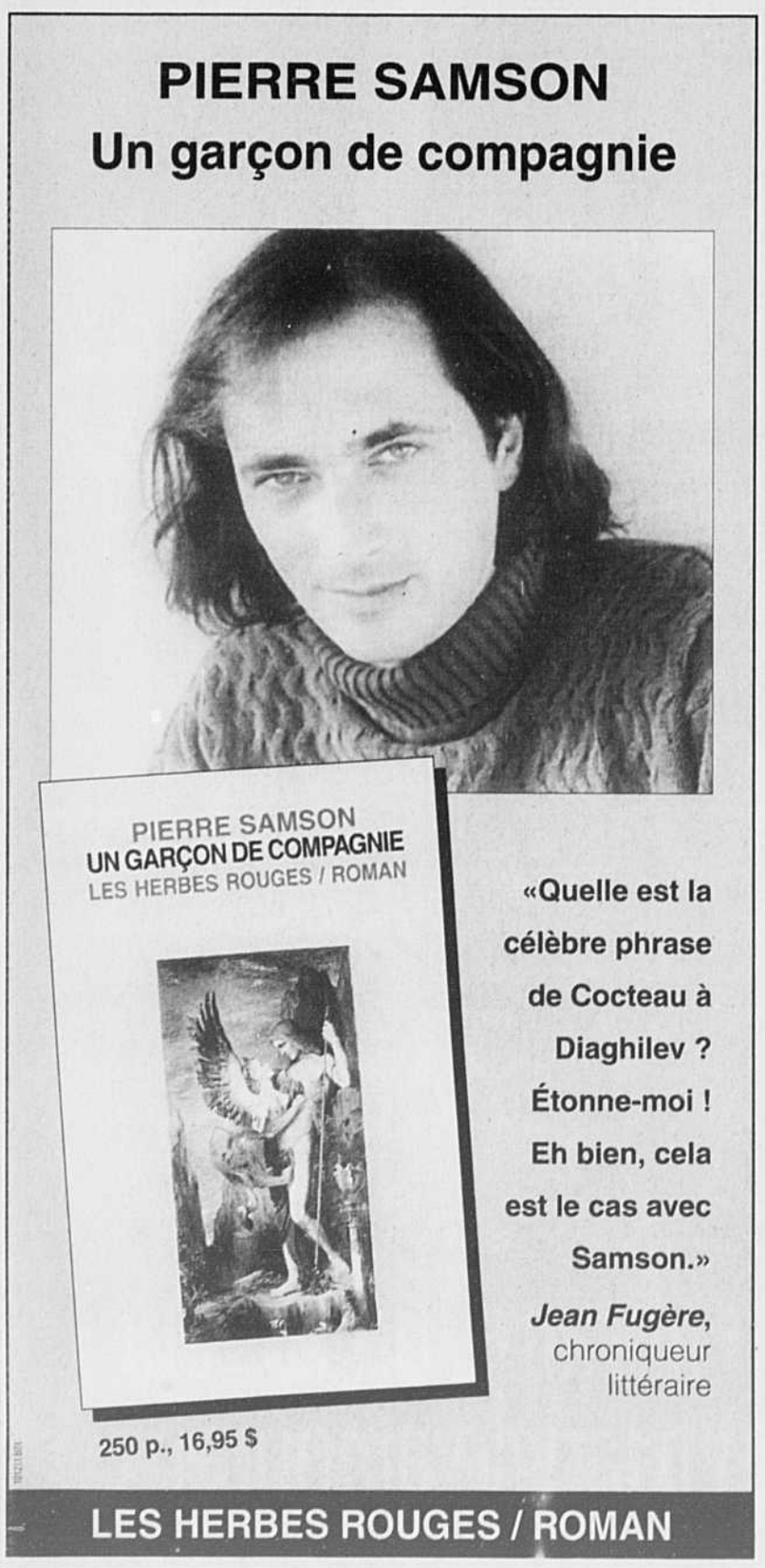
Il y a quelques années, Radivoje Konstantinovic eut l'excellente idée de réunir en un recueil les textes d'Andric à propos des juifs. Deux sont extraits de *La Chronique de Travnik*.

Andric a cru et espéré qu'une Yougoslavie naisse de la reconnaissance des différences, réussisse à les intégrer en un réseau de liens, à en faire des dimensions d'une future unité. Dans cette *Chronique*, il semble parfois trop sévère envers la communauté musulmane, elle-même victime des intrigues du sérail, de la corruption et du despotisme des représentants du sultan.

Aujourd'hui, Travnik est une ville aussi déchirée qu'il y a deux siècles. Les mêmes trois communautés se retranchent dans des parties de la ville. Un monument dédié à Andric, à Visegrad, non loin de Travnik a été saccagé en 1991 par des manifestants musulmans alors qu'en 1995 au nom de la Serbie, Radovan Karadzic a célébré l'écrivain. Bien après sa mort, Andric est la proie du malentendu et de l'exploitation. Faut-il le rappeler, il est d'abord un grand écrivain.

On peut lire cette *Chronique* sans se référer à des événements récents, comme celle de la misère et du courage d'une humanité prise dans les pièges de l'histoire et victime de ses vicissitudes. En raison aussi de ses pulsions, de ses rêves, de ses haines et de ses incertitudes, cette humanité est paralysée, incapable de surmonter les obstacles. Pour survivre, elle est forcée de nager à contre-courant. Même s'il est difficile au lecteur d'oublier les drames d'aujourd'hui, il faut espérer qu'il puisse voir en Andric, en plus d'un grand romancier, un humaniste qui aspirait à la paix et à une relative harmonie entre les groupes.





LIVRES

COURRIER

Retour au Proche-Orient

Votre collaborateur, Jocelyn Coulon, dans un compte rendu de mon ouvrage *Le Proche-Orient éclaté-II ((Le Devoir*, 19 juillet 1997), dont je n'ai eu connaissance que récemment, m'a paru fort contrarié, au point d'employer des termes désobligeants.

Pour ceux de vos lecteurs qui connaissent mes ouvrages, ces accusations auront paru, bien sûr, sans fondement. Mais pour ceux qui n'ont pas lu le tome I du *Proche-Orient éclaté*, qui porte sur la période 1956-1990, les affirmations de l'auteur du compte rendu doivent être redressées.

1. Sur le processus de paix, tout comme votre collaborateur, j'aurais été bien plus heureux, en particulier en tant que Libanais, de voir la paix régner au Proche-Orient et la violence supprimée en Palestine et au sud du Liban. Par ailleurs, contrairement à son affirmation, les dérapages sont décrits de façon égale qu'il s'agisse des violences israéliennes (colons et armée) ou de celles des groupes palestiniens armés. On ne peut tricher, ici, les faits étant signalés chaque fois par la grande presse internationale que je cite de façon rigoureuse. Par ailleurs, il est du devoir d'un homme de paix et de l'historien attentif que j'essaye d'être d'expliquer pourquoi les accords d'Oslo ne pouvaient donner de résultats, en raison des fondements, plus clinquants que mûrement réfléchis, sur lesquels ils ont été bâtis.

2. Pour ce qui est de Saddam Husséin, il est aussi du devoir de tout historien consciencieux de montrer les souffrances aiguës que supporte la société irakienne du fait du maintien de l'embargo économique contre l'Irak, six ans auprès de la presse occidentale et des rapports des organismes internationaux dont la Croix-Rouge suisse. La logique suivant laquelle la souffrance des Irakiens (de toutes ethnies ou confessions) est justifiée par la nature du dictateur irakien ne me paraît pas acceptable, en conscience. Par ailleurs, on ne peut imputer, en toute objectivité, à Saddam Hussein les violences qui se déroulent en Algérie ou au Soudan ou l'occupation du Liban par la Syrie et Israël. En tout état de cause, les ouvrages décrivant les horreurs de la dictature irakienne sont clairement cités en page 50 de mon livre.

3. Enfin, pour ce qui est du Liban, les pages 174 à 183 sont consacrées à une analyse de ce que j'appelle «la déchéance du Liban», titre on ne peut plus éloquent du statut diminué de mon pays, notamment du fait de la présence politique et militaire syrienne qui est dénoncée tout au long de l'ouvrage, de son introduction à sa conclusion. Je ne pouvais pas, évidemment, en tant qu'historien, faire abstraction des conditions de l'occupation israélienne du sud du Liban et des deux grandes opérations meurtrières menées par l'armée israélienne contre cette région du pays, d'abord en 1993, au moment même où le processus de paix est censé déboucher, puis à nouveau en 1996. Quant aux agissements dits «pervers» des Palestiniens et autres groupes libanais ayant entraîné «la destruction du Liban», ces agissements se sont déroulés durant la période 1975-1990 qui ne fait pas l'objet de cet ouvrage portant sur la période 1990-1996. Un compte rendu honnête n'aurait même pas eu l'idée de reprocher à l'auteur de ne pas couvrir des événements qui se sont déroulés hors de la période étudiée. Un compte rendu tant soit peu informé aurait indiqué au lecteur, sur cette question, que ces agissements palestiniens ont été largement décrits dans le tome I du *Proche-Orient éclaté*. Par ailleurs, un de mes ouvrages est consacré à cette question; il s'agit de *Liban: les guerres de l'Europe et de l'Orient* (Folio/actuel); un autre ouvrage, *L'Europe et l'Orient, de la balkanisation à la libanisation, histoire d'une modernité inaccomplie* (La Découverte, 1989), rend aussi très largement compte des dérapages violents et inacceptables de la coalition dite à l'époque «palestino-progressiste» au Liban.

Georges Corm

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Lecture obligatoire

LA CIVILISATION INCONSCIENTE
John Saul
Payot, Paris, 1997, 220 pages

Il faudrait rendre cet ouvrage obligatoire dans les écoles de gestion et les officines du pouvoir de même qu'à tous les niveaux de l'éducation dite supérieure, avions-nous affirmé à la parution de *Le Compagnon du doute*, l'ouvrage précédent de John Saul. Permettez que nous renchérissions sur les qualités intellectuelles de cet écrivain natif d'Ottawa à l'occasion de la parution de *La Civilisation inconsciente*, version expressément française de *The Unconscious Civilization* (Free Press, 1995). Ici, John Saul reprend, affine, affûte, synthétise les thèses qu'il défendait déjà avec force érudition dans les quelque six cents pages de *Les Bâtards de Voltaire* — à savoir, principalement, que nous vivons dans une fausse démocratie et que nos élites ont une vision technocratique de la réalité —, tout en leur donnant un tour un peu plus économique.

Robert Saletti

Détournement de démocratie

Comme d'habitude, la réflexion de M. Saul surgit au détour de questions dont les termes constituent déjà un programme. Pourquoi l'élite la plus nombreuse et la mieux éduquée de l'histoire insiste-t-elle tant pour remettre le pouvoir — gagné par nous, les citoyens, et que nous leur avons confié — dans les mains de technologues et de bureaucrates déguisés en banquiers et en économistes? Pourquoi ces managers du pouvoir jouissent-ils d'une si grande popularité (comme le montre la couverture médiatique des bouleversements boursiers à travers le monde)? Est-ce vraiment la révolution industrielle qui a élevé notre niveau de vie et nous a apporté une prospérité d'une envergure sans précédent?

Comment peut-on dire en même temps que le pays fait faillite et qu'il connaît une croissance réelle ?

Les réponses à ces questions ne sont pas simples. Mais en bon écrivain et philosophe, John Saul a compris que l'enjeu est d'abord terminologique. Son travail est un peu celui d'un lexicologue des idéologies. Pour distinguer les idées, il lui faut donc dissocier des termes qui, pour nos oreilles sans cesse rebattues par les diktats à la mode, sont devenus redondants, voire synonymes. Ainsi, pour le dire succinctement, l'économie ne se résume pas aux marchés monétaires. Le capitalisme ne doit pas être confondu avec le management. Le libre marché n'est pas la démocratie. Et une dette publique n'est pas un péché capital.

La confusion entre libre marché et démocratie, en particulier, est très révélatrice de l'organisation corporatiste de la société moderne. Par corporatisme, John Saul désigne ce qui mine la représentativité des gouvernements, à savoir le fait que les individus sont aujourd'hui considérés de moins en moins comme des citoyens appelés à voter et à conférer une légitimité aux institutions et de plus en plus comme des représentants de groupes d'experts et d'associations professionnelles de toutes sortes. D'où la désaffection des populations pour le processus électoral (n'est-ce pas le poète et musicien Richard Desjardins qui disait dans un de ses monologues que, maintenant que les femmes et les autochtones ont obtenu le droit de vote et que nous vivons dans une démocratie totale, il ne nous reste plus qu'une chose à régler: avoir le choix quand nous allons voter?).

L'effet de cette bifurcation du sens de la démocratie est que les États sont maintenant gérés au moyen de négociations constantes entre ces intérêts divers, par l'intermédiaire de consensus (le débat actuel sur la laïcisation des structures scolaires du Québec en est un exemple patent). Pour John Saul, la démocratie est la forme suprême du désintéressement, elle n'a rien à voir avec les intérêts de chacun.

Une approche biblique de la dette publique

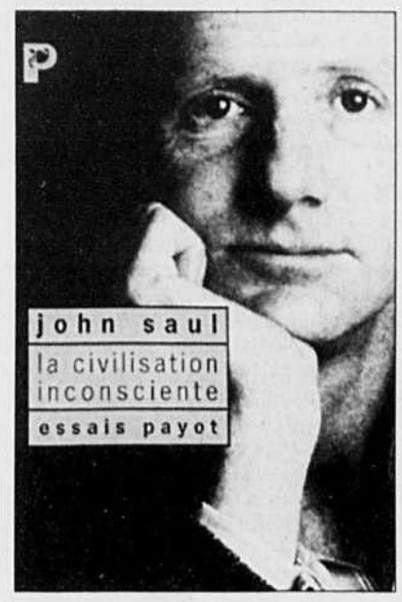
John Saul ne fait pas que définir et dénoncer. Il remonte dans le temps pour montrer que la démocratie et la prospérité ne sont pas nées avec la révolution industrielle, que si l'on retourne à l'Antiquité, on constate que Socrate fut plus démocrate que Platon parce que moins élitiste, et qu'Adam Smith et David Hume ont été très mal lus, s'ils le furent jamais, par les chantres actuels du néolibéralisme. Contrairement aux prétentions des économistes mercantilistes issus de l'école de Chicago, les deux philosophes anglais n'ont jamais suggéré que le système démocratique était un dérivé de la libre entreprise. La main invisible n'explique pas tout.

Mais les économistes, dans une société managériale, ont la cote, ce qui leur permet d'expliquer l'inexplicable (par exemple: comment peut-on dire en même temps que le pays fait faillite et qu'il connaît une croissance réelle?), comme le faisaient le catholicisme médiéval et l'Inquisition (Dieu est essentiellement bon et généreux, c'est pourquoi nous devons vous torturer), c'est-à-dire par une entourloupette plutôt douloureuse. À l'instar des scolastiques médiévaux, les économistes et les managers sont les serviteurs d'un dieu. Mais leur dieu se nomme Écu. C'est ce que M. Saul appelle la dévotion religieuse au marché ou encore l'approche biblique de la dette publique. Qu'on se comprenne bien. John Saul n'en a pas contre le commerce lui-même.

Le commerce, comme tout autre mécanisme économique, peut être extrêmement utile, au moment opportun. Mais il ne peut de lui-même, ni par lui-même, résoudre les problèmes de société. La prépondérance acquise par des marchés monétaires carburant à la spéculation, en dehors de tout rationalité commerciale véritable, en est l'ultime illustration.

Nous vivons donc dans une civilisation aveuglée par les mécanismes du profit et de la technologie. Une civilisation inconsciente du fait que le doute, la compassion, le travail de la mémoire et le bien public définissent davantage l'humanité des hommes que la certitude, le cynisme, la peur du temps qui passe et l'intérêt personnel. L'adjectif «inconscient» renvoie aussi, ici, à la psychanalyse dont le succès au XXe siècle — succès quand même assez limité, ajouterions-nous — décrit bien, selon l'auteur, la manière hystérique avec laquelle l'homme scrute sa conscience personnelle.

L'écriture de John Saul est claire et éclairante. À lire *La Civilisation inconsciente*, on se sent tout d'un coup intelligent. C'est dire la force évocatrice des rapprochements suggérés par l'auteur. De prime abord, les idées de John Saul ne paraissent pas particulièrement originales. Nombreux sont les auteurs qui aujourd'hui dénoncent la technocratisation des sociétés modernes et l'arbitraire de l'idéologie néolibérale. La différence se trouve dans l'approfondissement de ces idées et dans la manière de montrer leurs ramifications dans l'histoire, la littérature et la philosophie. Plus accessible que *Les Bâtards de Voltaire*, *La Civilisation inconsciente* en est de fait un condensé.

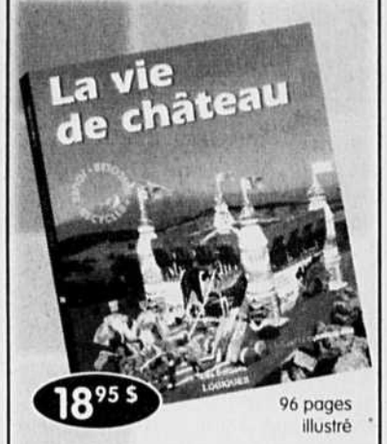


Un condensé très d'actualité. Au rythme où vont les choses, bientôt ce sera toute l'œuvre de M. Saul qu'on devra rendre obligatoire chez les dirigeants d'entreprise et dans les écoles. Y compris les écoles de gestion, avant que celles-ci, selon le souhait même de l'écrivain canadien-anglais, ne disparaissent, dernières des divinités à devoir un jour se faner.

rosal@videotron.ca

Les Éditions LOGIQUES

C'est un monde d'enfants!



96 pages illustré

La Vie de château
Jacqueline Bellot

80 pages illustré

Les Vacances
Jacqueline Bellot

72 pages illustré

La Ferme laitière
Jacquelline Bellot

24 pages album couleur

Zoé à l'hôpital
Isabelle Richard et Bruno Rouyère

24 pages album couleur

Zoé en automobile
Isabelle Richard et Bruno Rouyère

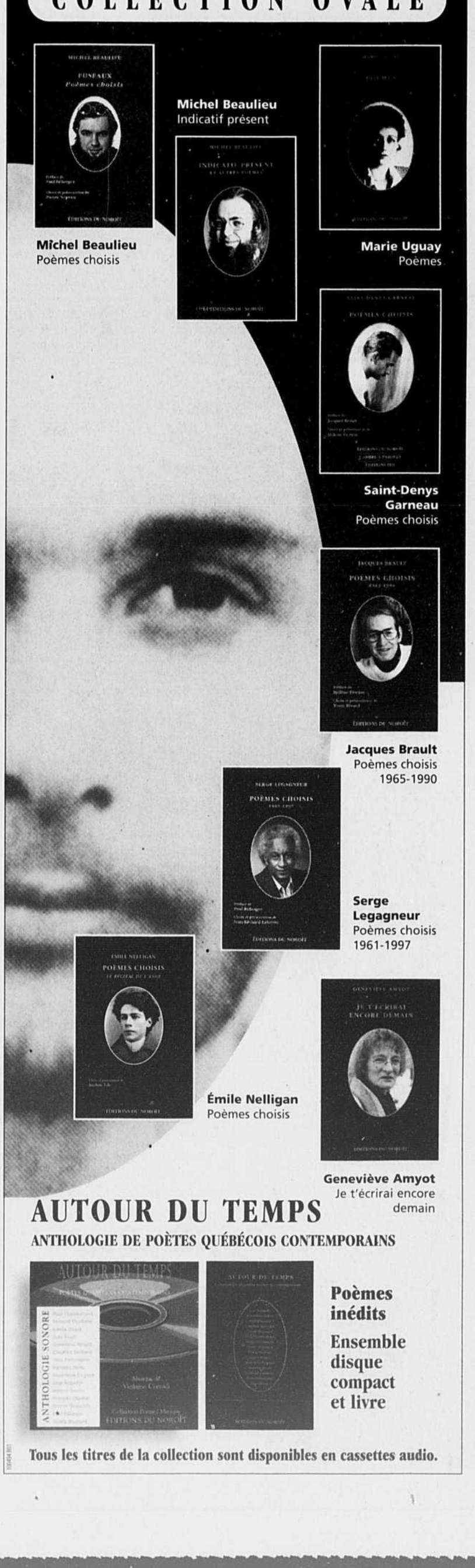
24 pages album couleur

Zoé à la garderie
Isabelle Richard et Bruno Rouyère

Distribution exclusive
LOGIDISQUE
1225, rue de Condé
Tél. : 933-2225 Fax : 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

Éditions du Noroît

COLLECTION OVALE



AUTOUR DU TEMPS
ANTHOLOGIE DE POÈTES QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS

Poèmes inédits
Ensemble disque compact et livre

Tous les titres de la collection sont disponibles en cassettes audio.

XYZ éditeur

Vous avez lu Le ventre en tête ? Alors, vous connaissez le talent époustouflant de Marie Auger. Tombeau : une écriture forte qu'on reçoit comme un coup de poing !

Marie Auger
Tombeau

192 p. • 19,95 $

XYZ éditeur

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 1er novembre de 15 h à 17 h.
Lise Gauvin
À une enfant d'un autre siècle
LEMÉAC

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 • téléc. : 274-3660

LIVRES

TRUFO MISTO

L'esprit potache

DICTIONNAIRE DE PENSÉES POLITIQUEMENT TORDUES

Daniel Mativat et Louis Vachon
Éditions Tryptique, 316 pages

Il y a une quinzaine de jours, on vous avait signalé que deux esprits malins aux entournures avaient composé un hilarant *Bêtisier des philosophes*. Aujourd'hui, voilà que la maison d'édition Tryptique nous propose un bouquin tout aussi sain, tout aussi tonique que celui nommé. Il s'agit du *Dictionnaire de pensées politiquement tordues*.

Concocté par deux profs de Montréal heureusement animés par l'esprit potache, par l'ironie, ce dictionnaire est une... obligation! D'autant plus que même l'avant-propos est coulé dans le tonique. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Daniel Mativat et Louis Vachon ont de l'esprit. Bref, ils ont ce qui fait cruellement défaut à cette époque, qui se distingue peut-être par ceci: accélérer le rythme de l'histoire en l'emmaillotant dans la mollesse langagière.

Dans leur avant-propos, les auteurs présentent leur aventure jouissive à tous égards ainsi: *«Imposée par les groupes de pression et les leaders d'opinion les plus idéologiquement suspects, cautionnée lâchement par les médias, codifiée et institutionnalisée par le ministère de l'Éducation, la rectitude politique n'est plus simplement un phénomène de mode, mais apparaît bel et bien comme un autre avatar menaçant de la bonne vieille pensée totalitaire.»* Et vlan! Le pire, c'est qu'ils ont mille fois raison. Ça continue.

Ça continue ainsi: *«Qu'elle* [la rectitude politique] *vienne à triompher en bâillonnant les derniers hurluberlus qui osent lui résister et il n'y aura bientôt plus qu'une seule manière de s'exprimer, sorte de langue de bois universelle ou de novlangue orwellienne, parfaitement neutre et sans relief, anodine et rassurante, bannissant bien et bien entendu toute raillerie, tout humour décapant, toute verdeur et toute provocation, bref, tout ce qui fait la vie de l'esprit.»*

Ce dictionnaire *«est avant tout un cri de protestation qui veut rappeler à tous les nouveaux puritains et à tous les défenseurs des bébés phoques ou des minorités opprimées de la Mongolie intérieure que la liberté d'expression, c'est aussi le droit de dire des choses choquantes, des méchancetés, des horreurs et même des conneries* hénaurmes».

Allons-y avec des exemples. Et puisque nous sommes dans le cahier des *Livres* de votre journal, amorçons le tout avec les vacheries d'écrivains sur d'autres écrivains.

Vacheries d'écrivains

À propos de Claudel, on a retenu l'observation suivante de Camus: *«Claudel. Ce vieillard se ruant à la Table Sainte pour y bâfrer des honneurs... Misère!»* Et celle de Jouvet: *«Claudel ne comprend rien à son propre théâtre.»*

À propos de Chateaubriand, voici ce qu'en pensait Flaubert: *«Connu surtout pour le beefsteak qui porte son nom.»* Et celle, délicieuse, de Talleyrand: *«Monsieur de Chateaubriand croit qu'il devient sourd lorsqu'il n'entend plus rien.»*

En voilà une qui plaira aux américanophobes. Elle est de Boris Vian. *«Le ridicule ne tue nulle part mais, aux USA, il enrichit drôlement.»* Sur le nationalisme? *«Le nationalisme est une maladie infantile, c'est la rougeole de l'humanité»*, selon Einstein. Il y a aussi celle d'Alain Pontaut: *«Le nationalisme ne mène nulle part, qu'aux culs-de-sac de l'histoire.»*

Allons vers l'argent, le fric, le capitalisme. *«Le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme; le communisme, c'est l'inverse»*, d'après Arthur Koestler. Sur l'argent: *«Il faut prendre l'argent là où il est: chez les pauvres»*, d'Alphonse Allais. *«Il faut mépriser l'argent, surtout la petite monnaie»*, selon Cavanna. *«Il existe un excellent moyen de gagner de l'argent: c'est d'acheter les gens au prix qu'ils valent et de les revendre au prix qu'ils estiment»*, *dixit* Jean L. Morgan.

À l'article «fric», on a repéré celle-ci: *«Si j'ai bien lu Freud, les hommes auraient deux problèmes sur terre, le cul et le fric. Sachant que tout le monde a un cul, occupons-nous du fric.»* C'est de qui? Coluche.

Expert en petites méchancetés, voici ce que Marcel Achard disait à propos du calcul: *«La femme a la passion du calcul: elle divise son âge par deux, double le prix de ses robes, triple les appointements de son mari et ajoute cinq ans à l'âge de sa meilleure amie.»*

Soyons équilibriste, passons au bonhomme. *«Les femmes le savent bien que les hommes ne sont pas si bêtes qu'on croit, qu'ils le sont davantage», dixit* Paul-Jean Toulet. *«Je suis heureuse de ne pas être un homme, car, si cela était, je serais obligée d'épouser une femme»*, selon Mme de Staël. Et selon Pierre Desproges? *«Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien. Plus je connais les femmes, moins j'aime ma chienne.»*

Pour terminer? *«Je préfère l'incinération à l'enterrement, et les deux à un week-end avec ma famille»*, de Woody Allen.

LIVRE DE POCHE

Éloge du dico

MARCEL JEAN

Pour apprécier les dictionnaires, il n'y a rien de tel que d'en écrire un! Vous pouvez en croire mon expérience, puisqu'il y a une dizaine d'années j'ai eu le privilège de codiriger la rédaction du *Dictionnaire du cinéma québécois* (publié chez Boréal). Depuis cette époque, j'ai tout naturellement gardé une affection particulière pour les ouvrages dits de référence; je demeure solidaire de ces auteurs qui prennent le risque d'offrir au lecteur une telle masse d'informations en ne s'accordant pratiquement aucun droit à l'erreur. Cette semaine, donc, une tournée des dictionnaires et autres ouvrages généraux qui font l'actualité du livre de format compact.

L'AVENTURE DES LANGUES EN OCCIDENT

Henriette Walter, Le Livre de poche
Paris, 1997, 596 pages

LE FRANÇAIS DANS TOUS LES SENS

Henriette Walter
Le Livre de poche, Paris
1997, 416 pages

Universitaire de renom et auteure de plusieurs ouvrages savants et de vulgarisation sur la langue et son histoire, Henriette Walter a vu plusieurs de ses livres couronnés de prix prestigieux. *Le Français dans tous les sens*, par exemple, a reçu le Grand Prix de l'Académie française, tandis que *L'Aventure des langues en Occident* s'est vu attribuer le prix spécial du jury de la Société des gens de lettres.

La publication en format de poche des deux ouvrages déjà nommés devrait vous inciter à y jeter un œil attentif. En effet, Mme Walter a le don précieux d'éviter toute lourdeur dans ses démonstrations qui sont souvent teintées d'humour. On prendra pour exemple les sept pages de *L'Aventure des langues en Occident* que Mme Walter consacre à la dénomination des pâtes en Italie, ceci pour illustrer l'abondance du lexique. Dans le même ouvrage, l'auteure consacre plus de deux pages au français au Canada, dont elle fait une description fort juste, ce qui est de bon augure pour les parties du texte que nous ne sommes pas en mesure de juger.

Dans *Le Français dans tous les sens*, c'est huit pages qu'Henriette Walter consacre au Canada, toujours avec la même justesse. Cet ouvrage est d'ailleurs un merveilleux moyen d'apprendre à mieux connaître et aimer notre langue, dont l'histoire nous est racontée dans un style vif et précis.

GRAND LIVRE DES CITATIONS EXPLIQUÉES

Paul Désalmand, Philippe Forest
Marabout, Alleur (Belgique)
1997, 1148 pages

Voici un livre qui, en fait, en regroupe trois, déjà publiés en format de poche chez Marabout: *100 Grandes Citations expliquées*, *100 Grandes Phrases historiques expliquées* et *100 Grandes Citations littéraires expliquées*. Dans chaque cas, la citation est longuement commentée, selon une démarche qui s'articule en trois temps: situer la phrase dans l'œuvre d'où elle est tirée, l'analyser en fonction de ce contexte, puis l'envisager dans sa perspective actuelle. Une table des matières élaborée et un index riche facilite l'usage de ce gros ouvrage rédigé avec clarté et sérieux.

LES GRANDES FIGURES DES MYTHOLOGIES

Fernand Comte
Larousse, Paris, 1997, 430 pages

Voici, divisée en approximativement 250 entrées, une initiation aux principaux panthéons et aux héros légendaires des mythologies grecque, romaine, mésopotamienne, égyptienne, nordique, etc. L'auteur, Fernand Comte, a notamment collaboré à l'*Encyclopedia Universalis*. Son ouvrage est intéressant et bien fait, si vous ne désirez pas consacrer plus d'une douzaine de dollars au sujet. Si vous voulez investir davantage, le même éditeur offre, pour une cinquantaine de dollars, dans la collection «In Extenso», *Mythes et Mythologie*, de Félix Guirand et Joël Schmidt, un dictionnaire et une histoire des mythologies comptant environ 900 pages et 1300 entrées. C'est, bien évidemment, beaucoup plus complet. Au lecteur, donc, d'évaluer ses ressources ainsi que ses besoins, car si vous cherchez seulement un bref commentaire se rapportant à un dieu comme Brahma, ou encore aux héros grecs Castor et Pollux, le livre de Comte devrait satisfaire vos exigences et prendra moins de place dans votre bibliothèque.

DICTIONNAIRE DES DICTONS

Agnès Pierron, Marabout, Alleur
(Belgique), 1997, 482 pages

Agnès Pierron, une sommité dans le domaine des dictons, des proverbes et de la sagesse populaire (elle a signé de nombreux textes sur le sujet), offre ici un bien curieux dictionnaire, qui dans sa majeure partie énumère les fêtes religieuses et les dictons s'y rapportant. On y apprendra, par exemple, *«qu'à Saint-Victor, moissonneur ne dort»* (21 juillet) et que *«Noël dans l'obscurité, la truie maigre va s'augmenter»*. Après avoir passé en revue les jours de l'année, Mme Pierron cite ensuite les dictons se rapportant à la faune, la flore et la météorologie. L'ouvrage intéressera donc ceux qui se passionnent pour la vie quotidienne et la pensée de nos ancêtres.

LA VIE LITTÉRAIRE

Écrire... hors Québec

Là où ils sont, c'est dans une mer de littérature anglophone qu'ils baignent. Ici, où ils ne sont pas, c'est la littérature québécoise que l'on voit d'abord, et ils peinent pour s'y faufiler... Qui sont-ils donc?

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Ils sont écrivains mais n'ont pas de chaumière au Québec. Ils écrivent en français, pourtant, et sont semés un peu partout sur un territoire gigantesque. Ce sont tous ces écrivains que représente le Regroupement des éditeurs canadiens-français, lequel milite pour une reconnaissance plus facile en sol québécois.

Au sein du regroupement, treize maisons d'édition, actives dans le secteur de la littérature générale mais surtout dans le secteur scolaire, qui constitue 80 % de son chiffre d'affaires. Le regroupement calcule que moins du tiers de son chiffre d'affaires (littérature générale) est attribuable à une percée au Québec, ce qui signifie que *«ce secteur de l'édition canadienne-française compte pour 0,5 % du chiffre d'affaires de l'édition québécoise, lequel s'élève à environ 300 millions de dollars»*.

En plus d'avoir de la difficulté à rejoindre le lectorat local, il est de surcroît difficile de pénétrer le marché québécois, constate le Regroupement des éditeurs canadiens-français, qui estime que le Québec est *«une cible souhaitable et nécessaire»* pour sa propre survie *«même si le développement des ressources de diffusion du livre dans le reste du Canada reste leur premier objectif»*.

Pourtant, contre toute attente, le chef du Bloc québécois Gilles Duceppe faisait une sortie il y a moins d'un mois concernant la nécessité pour les artistes francophones de se réfugier au Québec pour être en mesure de vivre de leur art. Voilà que les acteurs du Québec nous encouragent à venir s'établir chez eux mais l'accueil qu'on nous y réserve, si l'on se fie à la popularité actuelle de nos livres, n'est pas extrêment chaud, dit le Regroupement.

Dans une entrevue au *Telegraph Journal* de Fredericton, M. Duceppe avait déclaré que les artistes acadiens, donc désireux de travailler en français, devraient s'établir au Québec s'ils voulaient vivre de leur art et échapper aux affres de l'assimilation. M. Duceppe décrivait le phénomène d'assimilation des francophones hors Québec et démontrait l'incapacité du fédéral à mettre un frein à ce phénomène.

«Ces créateurs sont extraordinaires», disait alors le politicien. *Mais 90 % d'entre eux gagnent leur vie au Québec. Ils sont eux-mêmes la preuve que ça ne fonctionne pas à l'extérieur du Québec.»* Citant le cas de l'Acadienne Antonine Maillet, M. Duceppe s'est attiré les foudres de l'auteure de *La Sagouine*. *«En réalité, j'ai l'impression — et il faudrait qu'on me prouve le contraire — que ces Québécois qui parlent comme ça ne croient pas réellement à la survie de l'Acadie»*, expliquait-elle en ces pages.

À partir de ces données et dans un contexte tel que celui-ci, le Regroupement des éditeurs canadiens-français lance la réflexion autour de deux interrogations: en quoi l'existence des Canadiens français sert-elle ou dessert-elle la cause du Québec et du fait français au Québec? Et en quoi le Québec sert-il ou non les intérêts de la minorité canadienne-française à l'extérieur de son territoire?

La Foire du livre de Brive *via* Internet !

Que faites-vous donc les 8 et 9 novembre prochains? Un saut à Brive-la-Gaillarde, ça vous dirait? Pour tous ceux et celles qui ont accès à Internet, l'aventure est possible. Pour une première année, le cégep de Joliette-De Lanaudière a organisé pour ses étudiants en création littéraire la possibilité de converser par écrit avec des auteurs et aussi des étudiants français participant à la Foire du livre de Brive (célèbre pour son train gastronomique). Pour en savoir davantage sur cette expérience inédite et y participer, il faut consulter le site Web du cégep Joliette-De Lanaudière: *http://collanaud.qc.ca*

L'adolescence de *Nuit blanche*

Le magazine littéraire *Nuit blanche* fête ses quinze ans, et pour souligner ce passage, un numéro spécial regroupant les meilleures entrevues publiées depuis ses débuts, en 1982, sera disponible en librairie le 17 novembre prochain. Dans cette édition-anniversaire de *Nuit blanche*, magazine couvrant la littérature écrite ou traduite en français (au Québec et à l'étranger), figurent des entretiens avec une quarantaine d'écrivains dont Nicole Brossard, Julio Cortazar, Yolande Villemaire, Michel Tournier, David Homel et d'autres encore.

Nouvelle revue en vue

Un nouveau venu dans l'univers des revues littéraires est annoncé pour la semaine prochaine: en effet, l'Association des éditeurs anglophones du Québec lance le *mRb (Montreal Review of Books)* qui promet *«un nouveau regard sur les livres de langue anglaise au Québec»*. Le mandat principal de ce dernier-né côté revues littéraires sera d'informer les lecteurs sur les volumes écrits et publiés en anglais au Québec. L'édition de jeudi du *Mirror* contiendra donc le *mRb* et une dizaine de milliers d'exemplaires seront distribués par l'entremise des librairies, et cela, à travers la province et dans quelques villes canadiennes. La publication bisannuelle — une édition automnale, une autre printanière — fait notamment la critique du dernier livre de Mordecai Richler (*Barney's Version*) et d'un autre de Louis-Bernard Robitaille (*And God Created the French*).

Mille et un plaisirs

Plaisir du vendredi, plaisir du vin allié à celui de l'astrologie — sur le ton de l'humour, et pourquoi pas? De quoi s'agit-il donc? D'un petit mot, en passant, pour souligner deux récentes publications au contenu épicurien et dont les auteurs, soit dit en passant, prêtent tous deux leur plume au *Devoir*. *Plaisirs singuliers*, de Josée Blanchette, est un recueil composé des petits bonheurs que l'auteure évoque chaque vendredi matin en ces pages. Dans un tout autre ordre d'idées, mais toujours dans la gamme des plaisirs, *Les Vins et votre signe astrologique*, de Véronique Dhuit, avec la collaboration de Jean Aubry (chroniqueur de vins pour *Le Devoir*) et Claudette Gagné. *«Dis-moi quel est ton signe, je te dirai quel vin te ressemble!»* Voilà certes une façon originale, amusante, de choisir non seulement les invités, mais ce qui se dégustera à table!

Académie des lettres du Québec
15e Colloque des écrivains
Organisé avec la collaboration du Centre québécois du PEN international de la Fondation Lionel-Groulx de l'Université McGill et du DEVOIR
du 5 au 8 novembre 1997
ETHIER-BLAIS: Dictionnaire de lui-même

Mercredi 5 novembre — Bibliothèque nationale, 1700, rue Saint-Denis
18 heures 30 — Lancement d'un recueil d'hommages (Hurtubise HMH) Cocktail, buffet
20 heures — Table ronde: L'héritage intellectuel et culturel de Jean Éthier-Blais

Jeudi 6 novembre — Salle du Gesù (Auteuil), 1200, rue de Bleury
10 heures — Influences et confluences: France, Italie, Tunisie
14 heures — L'essayiste et le critique

Vendredi 7 novembre — Salle du Gesù (Auteuil), 1200, rue de Bleury
10 heures — Le mémorialiste, le poète, le nouvelliste, le romancier
14 heures — Mystères de l'écriture

Samedi 8 novembre — Salle du Gesù (grande salle), 1200, rue de Bleury
10 heures — Profils d'Éthier-Blais, témoignages

Renseignements: (514) 398-6881

CRELIQ CENTRE DE RECHERCHE EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

BOURSE POSTDOCTORALE DU CRELIQ

Le conseil de direction du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval annonce la création d'une nouvelle bourse destinée à celles et à ceux qui ont terminé leurs études de 3e cycle en littérature. Cette bourse, au montant de 20 000 $, sera offerte à une personne répondant aux exigences suivantes :

Exigences

- Avoir terminé des études de 3e cycle dans une université autre que l'Université Laval ;
- avoir procédé au dépôt pour soutenance de sa thèse de doctorat ;
- s'engager à participer activement aux activités scientifiques d'un des trois axes de recherche du CRELIQ.

Presentation du dossier

- La candidate ou le candidat remplira un formulaire de demande de bourse en utilisant le modèle imposé par le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada (parties A, E et F) – soit en se servant de celui qui se trouve sur le site web du CRSH, soit en s'en procurant une copie au secrétariat du CRELIQ – ;
- elle ou il joindra à sa demande un article publié dans une revue avec comité de lecture ou un chapitre de sa thèse.

Le montant accordé est de 20 000 $.

La personne sélectionnée obtiendra également une charge de cours rémunérée selon les tarifs en vigueur au Département des littératures de l'Université Laval.

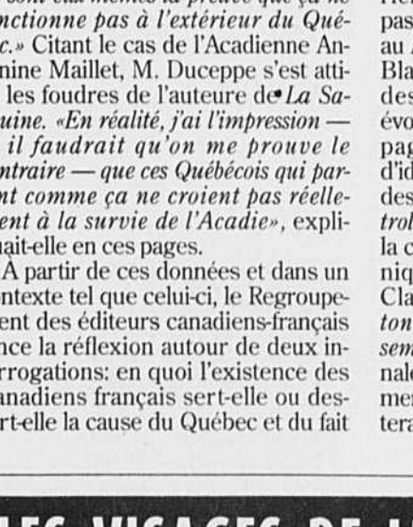
La bourse est offerte pour une durée de 12 mois à compter du 1er janvier 1998.

Date limite pour le dépôt des demandes : 1er décembre 1997

Les dossiers devront être envoyés ou déposés, à l'adresse suivante : CRELIQ, bureau 7191, Pav. Charles-De Koninck, Faculté des lettres, Université Laval, Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4. Pour information, tél. : (418) 656-5373, télécopieur : (418) 656-7701, courrier électronique : creliq@creliq.ulaval.ca.

Le jury sera composé des membres du comité exécutif du CRELIQ. Il rendra sa décision avant le 15 décembre 1997.

LES VISAGES DE L'INTOLÉRANCE
André Lussier



Les grands débats qui ont mené à la révolution tranquille vus par un psychanalyste. Textes d'hier et d'aujourd'hui.

248 pages, 19,95 $

SEPTENTRION
1300, avenue Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur : (418) 527-4978

LIVRES

BANDES DESSINÉES

Les profondeurs de l'âme

Deux Québécois publient en terre américaine

THE THEATRE OF CRUELTY
Marc Tessier et Alexandre Lafleur
Fantagraphics Books
Seattle, 1997, 80 pages

DENIS LORD

La bande dessinée est-elle condamnée à n'être qu'un art mineur, superficiel et sans conséquence? Ses possibilités d'expression sont-elles inférieures à celles de la littérature ou du cinéma? Marc Tessier et Alexandre Lafleur font le pari contraire. La bédé est pour eux susceptible d'exprimer les profondeurs de l'âme humaine, ses espérances eschatologiques, tout autant que de porter un regard critique sur la société. Pari tenu? *The Theatre of Cruelty*, *«livre sacré»*, va-t-il, comme le prétendent ses auteurs, *«marquer au fer rouge le paysage de la bande dessinée québécoise»*?

Au début des années 90, en compagnie de son alter ego Stéphane Olivier, le photographe et scénariste Tessier a puissamment contribué à l'essor de la bande dessinée alternative québécoise avec *Mac Tin Tac*, un roman graphique lorgnant le marché anglophone, dont chaque chapitre était dessiné par un artiste différent. Passionné et perfectionniste, animé d'ambitions littéraires, un tant soit peu dogmatique, Tessier a, par ses prises de position, poussé plusieurs bédéistes à développer une réflexion sur leur travail et à en repousser les limites.

Les quatre récits que Tessier et son dessinateur et coscénariste Alexandre Lafleur présentent aujourd'hui ont été réalisés sur une période de cinq ans, dans un cheminement où le mysticisme hindou se greffe graduellement au surréalisme et aux accents de contes philosophiques des œuvres proposées. Les auteurs tentent de circonscrire les champs essentiels de l'expérience humaine; naissance, mort, identité et amour se rejoignent dans un ballet de symboles (squelettes, serpents, ventre-tiroirs, vagins dentés, cœurs, fœtus et lotus) qui feront possiblement sourciller les plus blasés. Avec *The Theatre of Cruelty*, les auteurs s'approprient le manifeste d'Antonin Artaud, plaidant pour un art qui *«pousse les hommes à se voir tels qu'ils sont* [...], *révèle aux collectivités leur puissance sombre, leur force cachée»*. L'histoire la plus longue, *To Chandra from Surya*, inspirée d'un voyage en Inde, prend des allures de récit initiatique quand Surya, avant de retrouver son élue, doit traverser un cycle d'épreuves qui lui feront comprendre le sens véritable de l'amour.

Une réussite graphique

La part graphique de l'œuvre est une réussite, un régal. Lafleur est un artiste accompli, impressionnant de précision. Une nette aversion pour le vide l'emmène à emplir tout espace vacant de masses de noir, d'une luxuriance de motifs, d'ornementations tirant souvent vers les mandalas.

L'audace et l'originalité d'une telle démarche en bédé, où Occident et Orient se rencontrent, où la religion se mêle à l'art et à la littérature, sont difficiles à nier et admirables. Cependant, à mon sens, les œuvres atteignent un point de déséquilibre entre une imagerie foisonnante, somptueuse et percutante, et les prétentions didactiques des auteurs. Les dialogues soulignent parfois inutilement un symbolisme déjà très contrôlé, appuyé. Il y a comme un manque de masques, de dérapages dans le mystère et l'inconscient, en particulier dans *The Lovers* et *To Chandra from Surya*. Tout de même, *The Theatre of Cruelty* surprendra fortement ceux qui pataugent dans les préjugés sur la bande dessinée, et il faudra surveiller ses auteurs, qui pourraient tout aussi bien évoluer dans un registre fort différent.

Le lecteur alerte l'aura remarqué, tout cela se passe en anglais. Après Henriette Valium, voilà que Tessier et Lafleur font eux aussi leur entrée chez Fantagraphics, un des plus prestigieux éditeurs américains de la scène alternative. Un jour peut-être, il n'est pas interdit d'espérer, se trouvera-t-il un éditeur québécois — pas nécessairement de bande dessinée — assez clairvoyant pour prêter une oreille attentive à ce type de projet hors normes.

Michel Arsenault

Une passion commune

Quand l'histoire est trop extraordinaire, le roman devient une biographie

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Était-ce un rêve qu'il mijotait lui-même, le rêve de sa vie? Trois années durant, passer le plus clair de son temps à écouter d'abord deux personnages raconter les moindres détails de leur parcours unique et puis, ensuite, ordonner ces bribes d'histoire et en faire un livre. Ce n'était peut-être pas le sien, mais au terme de cette aventure, le journaliste Michel Arseneault tenait entre ses mains *Un rêve pour la vie*, la biographie de Lucille Teasdale et de Piero Corti.

Qui n'a pas encore entendu la petite histoire de cette brique de 400 pages? Alors qu'en Italie, terre natale de Piero Corti, le train-train des deux médecins et la renommée de l'hôpital ougandais auquel ils ont donné leur âme, le St. Mary's Lacor, ne sont plus à faire, au Canada, au Québec, à Montréal, le nom de Lucille Teasdale ne suscite pas grande émotion. Pas encore, du moins.

C'est en feuilletant un exemplaire du *Reader's Digest* que Michel Arseneault, journaliste pigiste pour quotidiens et magazines français et québécois, s'étonne devant un article relatant la vie de cette missionnaire québécoise, chirurgienne de surcroît, partie panser des blessures et manier le bistouri en Afrique centrale. *«Comment une femme de cette trempe pouvait-elle avoir échappé aux médias de notre pays?»* Quelques coups de fil plus tard, il était convaincu: il fallait parler de cette femme ordinaire devenue, par passion et conviction, une femme extraordinaire. Et il fallait en parler rapidement.

Doublée à l'intérêt, l'urgence d'agir à cause de cette maladie terrible, le sida, legs malheureux d'un travail acharné et qui ronge déjà, en 1994, l'énergie de Mme Teasdale. Des reportages permettent à Michel Arseneault de rencontrer pour une toute première fois le couple Corti-Teasdale et de se familiariser avec les grandes lignes de leur vie.

Dans cet ouvrage volumineux, l'enfance des deux médecins liés par bien plus que l'amour, par cette vocation qui les conduira à Gulu, dans un pays bousculé par l'histoire. Rencontre des Teasdale et Corti, décision de voler jusqu'en Afrique, débuts difficiles, lutte acharnée contre des mentalités locales meurtrières, amour consacré par un mariage, naissance d'une petite blonde passionnée par les safaris, travail acharné et dévouement entier pour la médecine et, surtout, les patients.

Pendant quelques semaines, lors de différents séjours en Afrique centrale, le journaliste suit les deux médecins à travers l'hôpital, écoute Lucille, déjà fort affaiblie par la maladie, lui faire le récit de leur épopée par bribes avec lesquelles il doit, quel défi, faire une histoire qui se tient. Lors du premier passage de Michel Arseneault à Gulu, la chirurgienne, franche, directe comme à l'habitude, l'avait salué, quelques minutes avant le départ, en lui disant: *«Bon, tu dois en avoir assez, là, je dois bien t'en avoir dit assez pour écrire un livre!»*

Elle ne croyait pas si bien dire: après la publication et la diffusion de reportages à l'émission *Le Point*, notamment, et aussi dans le magazine *L'actualité*, un éditeur interpelle Michel Arseneault: et pourquoi pas un livre?

Si l'idée de départ de Michel Arseneault était de concevoir un roman inspiré de la vie du couple missionnaire, en cours de route, le roman s'est transformé en biographie suivant de près, inévitablement, l'histoire de l'Ouganda.

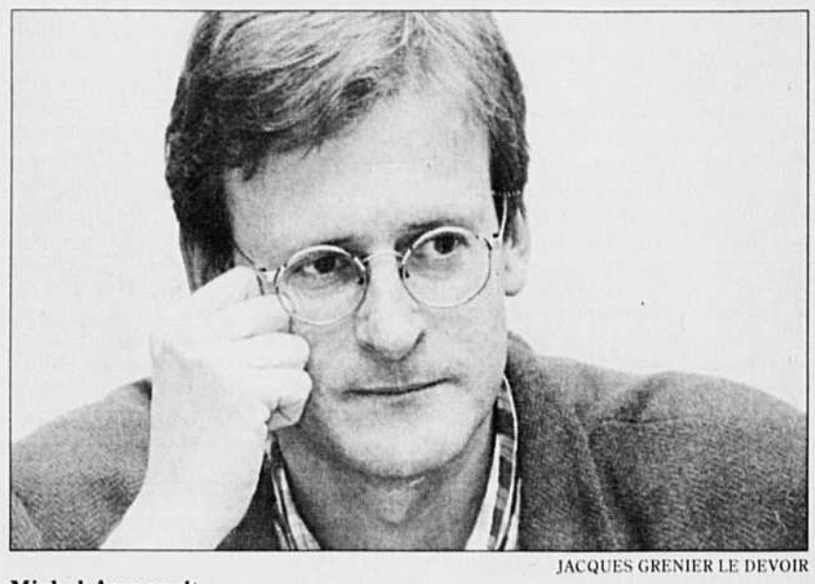
En plus de se trouver tout à coup en possession d'une *«mine d'or»* d'information (lettres, journal personnel, documents, etc.), l'auteur a soudainement réalisé que s'il écrivait cette histoire sous la forme d'un roman, personne ne le croirait. *«Leur histoire est tellement incroyable que les lecteurs ne l'auraient pas trouvée assez plausible. Il fallait que j'en fasse une biographie.»*

Piero et Lucille se livrent au journaliste, lui permettent une incursion complète dans leur quotidien. Si le Québécois est fasciné par ces deux oiseaux rares, ceux-ci profitent de son passage pour se replonger dans l'univers «américain». *«Il m'a fallu un peu de temps pour mettre à l'aise ces deux personnes qui, foncièrement, n'ont pas vu de télévision depuis 35 ans!»* Curieuse, Lucille demande à Michel ce que sont cette Radio-Québec, dont elle a eu vent, ou encore cette Céline Dion qui semble faire tout un tabac. *«Ce sont des choses qui vous en disent très long sur son travail en Ouganda et l'acharnement de Lucille pour l'hôpital.»*

Voyage à travers le monde

La vie de Lucille Teasdale et de Piero Corti permet au lecteur un voyage à travers le monde — de Montréal à Milan, en s'arrêtant longuement sur le Gulu de l'Ouganda et tous ses soubresauts — et a imposé au journaliste Michel Arseneault un véritable boulot d'historien. De bénédictin également. Non seulement doit-il faire de l'ordre dans les propos de l'un et de l'autre, mais après le décès de Lucille s'ajoute aux instruments de départ une pile de documents précieux: toute la correspondance de la grande dame, ses lettres d'amour à Piero Corti, d'autres écrites à des amies jusqu'à quelques mois avant son décès et depuis le tout début de son adolescence.

Il faut donc mettre de l'ordre dans la vie de deux personnages qui ont passé le plus clair de leur vie au St. Mary's Lacor mais qui, avant d'y arriver, ont voyagé d'un continent à l'autre. *«Cette question de l'ordre m'a causé le plus de difficultés, mais c'est aussi celle qui faisait le plus hurler Lucille. Je lui demandais: "Oui, mais quand est-ce arrivé exactement?" Et elle hurlait, littéralement: "Tu me mets en croix avec tes questions!" C'est vrai qu'elle avait alors déjà 66 ans, qu'elle combattait le sida depuis plus de dix ans, qu'elle continuait de travailler, et je lui demandais en plus si son voyage à Montréal où elle s'est fait opéré pour le cancer du sein était avant ou après la naissance de Dominique. C'était un exercice qui, ne serait-ce qu'au niveau chronologique, était assez difficile.»*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Michel Arsenault

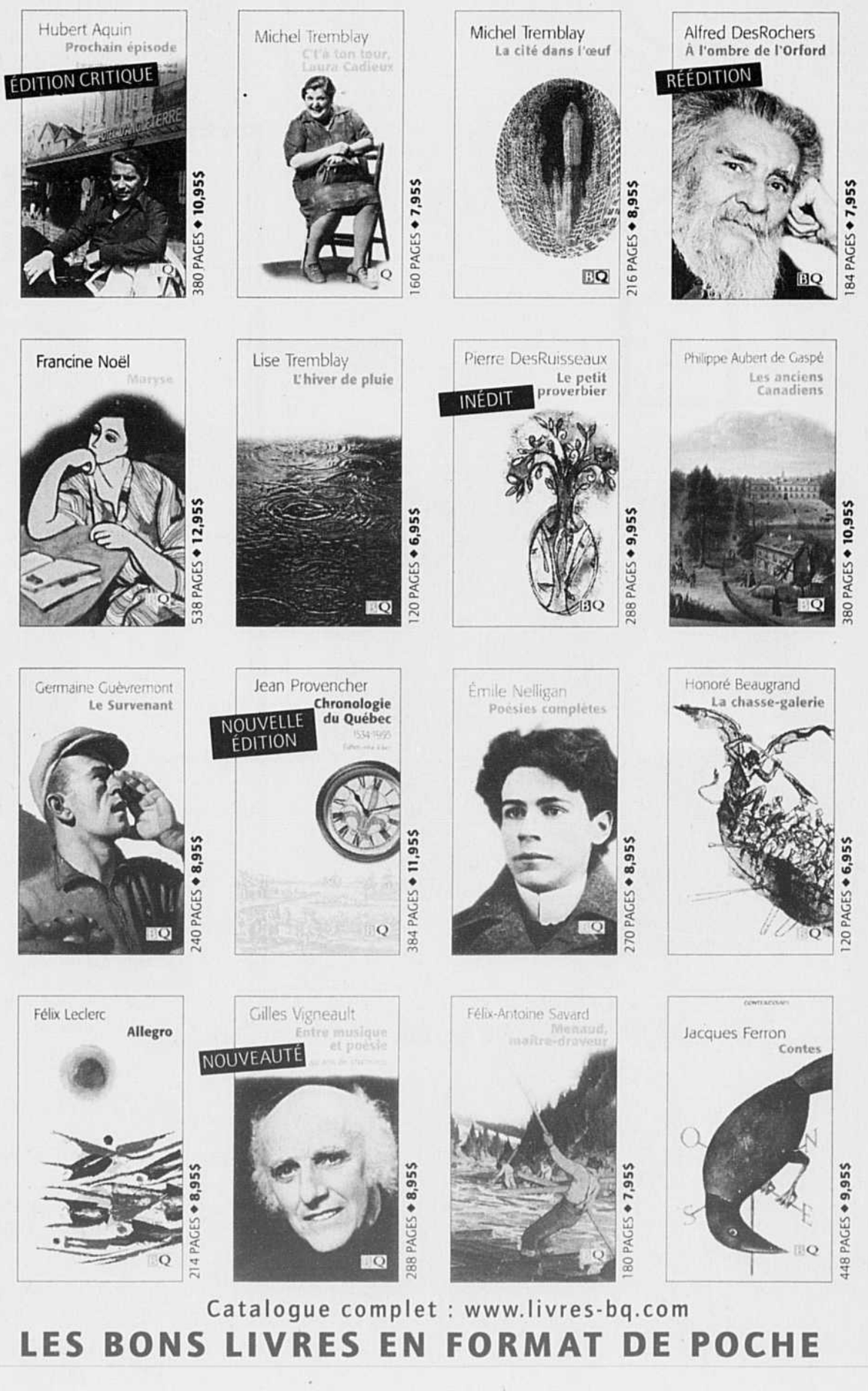
Parfois d'ailleurs, des imprécisions de Lucille ont donné lieu à des découvertes pour le moins cocasses lorsque le journaliste est passé à l'étape de la vérification des faits. Évoquant un médecin rencontré plusieurs années auparavant, elle précise qu'il s'agit du docteur Debaki, sans plus. Une recherche sur Internet — un outil de travail des plus précieux pour le journaliste — permet de cerner le personnage. Du statut d'illustre inconnu, ce médecin devint le docteur De Bakey, actuel cardiologue de Boris Eltsine!

Femme de tête, un peu brusque, froide en apparence, Lucille Teasdale a accepté avec le journaliste Michel Arseneault de raconter les joies et les tourments de son pendant émotif. *«C'est un exercice auquel elle s'est tout de même prêtée de bonne grâce, principalement pour que la Fondation* [Lucille Teasdale et Piero Corti] *soit connue et que l'hôpital puisse donc survivre. Elle ne racontait pas l'histoire de sa vie pour le plaisir de le faire mais avec la conviction qu'en le racontant, l'hôpital en bénéficierait.»*

À l'été 1996, alors que Lucille est de plus en plus habitée par la maladie, celle-là même qu'elle a si souvent côtoyée et vue dans les yeux de ses propres patients, parents et amis usent de mille et un stratagèmes pour la convaincre de s'accrocher encore un peu. Michel Arseneault lui réserve une petite surprise. *«J'ai commencé à lui envoyer les brouillons de mes premiers chapitres, un peu comme si c'était le feuilleton de sa propre vie, où l'essentiel en ce qui concerne sa vie personnelle était dit. Elle a été fort enthousiasmée.»*

UN RÊVE POUR LA VIE
Une biographie de Lucille Teasdale et Piero Corti
Michel Arseneault, Libre Expression
Montréal, 1997, 404 pages

BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
COLLECTION DE POCHE



Catalogue complet : www.livres-bq.com
LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE

Où allons-nous dîner, *my love* ?

Josée Blanchette
101 restos
Les meilleures tables de Montréal

Ce guide bilingue n'a qu'un seul but: assouvir vos différents appétits pour la nouveauté, la volupté, le plaisir des sens. Destiné aux épicuriens de tout poil, *101 restos – Les meilleures tables de Montréal* célèbre Montréal jusque dans ses entrailles et sépare le bon grain de l'ivraie.

Journaliste, Josée Blanchette écume depuis quatorze ans les restaurants de Montréal pour le plus grand bonheur des lecteurs du *Devoir*. Montréalaise de souche et dans l'âme, elle n'ignore rien des mœurs de ses cocitadins et des endroits où ils font ripaille.

240 pages • 17,95 $

LE DEVOIR C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN 6h à 9h Radio-Canada CBF 690 TÉLÉCITÉ LES AFFICHEURS ÉLECTRONIQUES DU MÉTRO Boréal *Qui m'aime me lise.*

LES ARTS
EXPOSITIONS

La Suède hors contexte

Une présentation des diverses facettes, anciennes et modernes, d'un art populaire

JOLIMENT SUÉDOIS
Vitalité d'une tradition
Musée de la Civilisation
85, rue Dalhousie, Québec
Jusqu'au 23 août 1998

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

Bien qu'elle évolue dans un contexte et un environnement qui ne sont pas sans ressemblance avec le nôtre, la culture suédoise nous est largement inconnue. Ce ne sont certes pas quelques films de Bergman ou la popularité (renouvelée) d'Abba, ou encore quelques idées plus ou moins précises sur la social-démocratie scandinave, qui auront percé le secret d'un style de vie aux riches traditions ou, dans le cas qui nous intéresse, d'un art populaire aux formes multiples. En ce sens, l'exposition *Joliment suédois* qu'accueille pour presque un an le Musée de la Civilisation est une occasion en or d'aller à la rencontre de cette culture et de jouer par moments le jeu du «pareil, pas pareil» avec la nôtre.

Comme l'indique succinctement le panneau d'accueil de l'exposition, le but de l'opération est de présenter les diverses facettes, anciennes et modernes, de l'art populaire suédois, du travail du bois à la broderie en passant par la vannerie et le mobilier. Des œuvres traditionnelles tirées des collections du Nordiska Museet de Stockholm ou du Musée de Dalarna, l'une des régions suédoises les plus riches en arts et traditions populaires, côtoient des réinterprétations modernes de formes d'art traditionnelles par des artistes d'aujourd'hui, exposant un rapport à l'artisanat ancien qui n'est pas loin de celui d'ici, tel qu'illustré par une bonne part des échoppes de nos salons des métiers d'art.

COLLECTION DODERHULTARMUSEET
***L'Enterrement*, sculpture de bois du début du 20e siècle d'Axel Peterson, dit Doderhultarn**

Coup de chapeau

La variété des objets présentés mérite en soi un coup de chapeau: horloges, paniers, costumes, catalognes, armoires, tentures peintes, chaises à trois pattes, boîtes en bois de bouleau, porcelaine, croix de fer forgé, etc. Il y a même une corde de bois circulaire, retravaillée en œuvre d'art par Sven Andersson. Au total, on est fort loin de la vision Ikea du design suédois, à l'exception de trois ou quatre pièces de mobilier provenant, justement, d'Ikea, et qui viennent souligner ce que le célèbre magasin (qui quittait Québec l'année dernière) doit aux traditions du mobilier de ce pays nordique.

Si certaines pièces sont sublimes — en particulier certaines œuvres textiles récentes comme ces cardigans signés Britt-Marie Christoffersson, le magnifique fauteuil d'aluminium et écorce de bouleau de Mats Theselius ou les céramiques de Tomas Anagrius —, d'autres sont pour le moins quelconques et d'autres encore d'un kitsch innommable — on pense en particulier à ces figures en papier mâché représentant un orignal ou la reine suédoise Sylvia. À ce chapitre, l'absence de catégories entre les diverses formes d'art présentées est un peu étonnante: s'il s'agit d'une illustration de l'égalitarisme suédois, on en verrait ici quelques excès.

Aussi et surtout, on regrettera l'absence d'une mise en contexte plus approfondie de cet art populaire aux multiples facettes. Les présentations sont nettement trop courtes et épurées, transformant l'exposition en une succession de vignettes et d'œuvres de monsieur ou madame Untel, auxquelles il manque des lignes directrices et des précisions importantes.

Le style suédois

Par exemple, on donne en passant un paragraphe sur Carl et Karin Larsson, deux artistes dont le rôle a été déterminant dans l'élaboration d'applications modernes des styles traditionnels et dans la naissance du «style suédois» d'aménagement intérieur, tel qu'on le connaît aujourd'hui. Or, le rôle des Larsson a été suffisamment important pour que le Victoria and Albert Museum de Londres leur consacre une exposition entière, aussi vaste que celle du Musée de la Civilisation, exposition qui permet de bien cerner les interactions complexes entre tradition et modernité dans les arts décoratifs scandinaves. On aimerait bien en dire autant de *Joliment suédois*: sans trop s'étendre sur tel ou tel sujet, n'aurait-il pas été possible de fournir quelques exemples plus éclairants? Les visites guidées pallient-elles ces manques?

Au total, ce sont probablement les enfants qui auront le mieux accès à la culture populaire et à la vie quotidienne suédoises, grâce au Lekstugan (la salle de jeu) aménagé en bout d'exposition. Travaux de la ferme, préparation des repas, soins des enfants et une touche de légende et de magie y sont au rendez-vous, dans un espace évocateur. Bref, dans un contexte qui manque trop au reste de l'exposition.

La France du réalisme poétique

Au delà des expositions, le Musée de la Civilisation est également un lieu d'accueil régulier pour le cinéma de répertoire, en particulier grâce à une association avec l'organisme Antitube. Dès mercredi prochain, Antitube lance, en collaboration avec le Consulat général de France à Québec, une programmation consacrée au réalisme poétique de la grande époque du cinéma français. Premier film au programme: *L'Atalante* de Jean Vigo, véritable film-culte qui bénéficiait récemment d'une restauration fort bienvenue. Viendront ensuite *Pépé le Moko* (12 novembre), *L'Étrange M. Victor* (19 novembre), *Quai des Brumes* de Marcel Carné (26 novembre), *La Bête humaine* de Jean Renoir (3 décembre) et *Le Jour se lève* de Carné (10 décembre). Les projections ont lieu à 19h30, on réserve sa place (qui coûte la somme symbolique de 1 $) au (418) 643-2158, et on s'attend à une petite mise en contexte de chaque film par les animateurs d'Antitube. À quand le programme Bergman?

DAUDELIN

Découvrez l'œuvre d'un pionnier de la sculpture contemporaine québécoise et de l'art intégré à l'architecture. Plus de 190 peintures, sculptures, dessins, gouaches, gravures, objets d'art décoratif, marionnettes et maquettes pour des projets d'art public. Des œuvres réalisées par Charles Daudelin entre 1940 et aujourd'hui.

Petits bronzes créés par Charles Daudelin en vente exclusivement à la Boutique du Musée.

Procurez-vous le livre *Daudelin* à la Boutique du Musée. Également distribué en librairie par Les Publications du Québec.

Charles Daudelin, *Femme accroupie*, 1947. Pierre, 59 x 67 x 37 cm. Coll.: Musée des beaux-arts du Canada.

Du 24 septembre 1997 au 15 février 1998

MUSÉE DU QUÉBEC
Parc des Champs-de-Bataille, Québec.
Cette exposition est présentée grâce à une contribution financière du ministère du Patrimoine canadien (Programme d'aide aux musées).
Heures d'ouverture: Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45; le mercredi de 11 h à 20 h 45.
Droits d'entrée: 5,75 $ (aîné: 4,75 $; étudiant: 2,75 $; moins de 16 ans: gratuit)
Renseignements **643.2150** http://www.mdq.org
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

L'ATELIER CIRCULAIRE
et
LA MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE
présentent

異同

"Le même et la différence"

Expo-éxchange d'estampes entre le "Graphic Art Society" de Taipei et l'Atelier Circulaire de Montréal

Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce
3755, rue Botrel, Montréal Tél.: 872-2157
jusqu'au 16 novembre
Atelier Circulaire
40, rue Molière Est # 401, Montréal Tél.: 272-8874
jusqu'au 8 novembre

CHAGALL
DUFY
MATISSE
AQUARELLES, DESSINS, HUILES, BRONZES
JUSQU'AU 15 NOVEMBRE
WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

Un cédérom réalisé avec passion

Le cédérom le plus complet jamais produit sur les Inuit.
Un véritable guide pratique de la vie dans l'Arctique : la chasse, la pêche, les déplacements en traîneau, la construction de l'iglou.
Le récit historique d'une célèbre expédition à la recherche du Passage du Nord-Ouest, disparue à tout jamais dans l'Arctique.
Un chaman et son précieux enseignement.
De nombreux défis sous forme de jeux.
Une prodigieuse encyclopédie ludo-éducative interactive sur le mode de vie, les traditions et la culture des peuples inuit.
Plusieurs dizaines d'heures de détente en famille.
Entièrement conçu et réalisé au Québec.

- Plus de 220 fiches encyclopédiques équivalant à un ouvrage de 300 pages
- Plus de 450 photos et illustrations
- Des objets en 3D
- Des extraits de films
- Des effets sonores
- Des mots en inuktituk
- De la narration
- Une musique originale

Une coédition d'Édirom et du Musée canadien des civilisations
Une réalisation de Socom Technologies
Édirom Inc., 384 avenue Laurier Ouest, Montréal H2V 2K7 (514) 272-4363
Distribution : Diffusion Prologue

Ne manquez pas notre **cahier spécial**

Salon du livre de Montréal

publié le
15 novembre prochain!

LE DEVOIR

LES ARTS

EXPOSITIONS

L'art flambant nu

La naissance d'une nouvelle discipline artistique

L'ART DU NU AU XIXe SIÈCLE
Bibliothèque François-Mitterrand
Quai François-Mauriac, Paris 13e
Jusqu'au 18 janvier 1998

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT DU DEVOIR À PARIS

Il est rare qu'on ait le sentiment d'assister à la naissance d'un art. Subrepticement, l'œil rivé au trou de la serrure, on a soudain le sentiment de voir les modèles prendre leurs aises, les visages s'illuminer et les corps prendre vie. Bref, de voir ce qui n'était qu'un simple travail de technicien devenir un travail d'artiste à part entière.

C'est cette surprenante impression que provoque chez le visiteur la magnifique exposition de photographies présentées à la Bibliothèque nationale de France depuis quelques jours. Entre les quatre tours de verre de la bibliothèque François-Mitterrand (qui abrite la plus riche collection de photographies au monde), *L'Art du nu au XIXe siècle* nous fait littéralement assister à la naissance d'une nouvelle discipline artistique. Un peu comme ces peintures rupestres qui préfiguraient le dessin et la peinture.

Peut-on imaginer aujourd'hui que le nu photographique n'ait été considéré à ses débuts que comme une technique sans grande valeur artistique, un instrument livré aux pornocrates ou aux peintres qui l'utilisaient pour des raisons d'économie et d'efficacité? Tous deux faisant d'ailleurs parfois bon ménage...

À partir de 1851-52, années où la photographie sur papier se répand, la plupart des peintres l'ont utilisée pour peindre des nus. Celle-ci leur évitait les longues séances de pose tout en offrant un regard immuable, précis, consultable à l'infini. Elle permet enfin de mettre la tête d'une courtisane sur les jambes d'une amante et le pubis d'une femme de chambre.

Bonnard, Courbet, Rodin utilisaient amplement les photographies d'hommes ou de femmes nus pour réaliser leurs œuvres. Delacroix fut le premier à utiliser la photographie comme instrument de travail courant, allant jusqu'à diriger les séances de pose des modèles de son photographe, Durieu. Degas, Carabin, Munch, Bonnard franchirent la frontière et devinrent eux-mêmes photographes.

L'Origine du monde, la fameuse toile de Courbet représentant un sexe féminin — et qui est récemment entrée au musée —, aurait elle-même été peinte d'après des épreuves photographiques. Celles-ci circulaient à l'époque sous le manteau et pouvaient valoir à leur auteur plusieurs mois de prison et de fortes amendes. L'exposition en présente quelques exemplaires.

L'intruse dans l'atelier

Le visiteur est frappé de voir les artistes forcer leurs modèles à imiter les œuvres de l'antiquité. Loin de vouloir l'exploiter pour lui-même, le photographe abandonne l'art du nu au peintre et se concentre sur les détails exigés par celui-ci. Les modèles posent devant des miroirs, à côté de colonnes ioniques ou sur des divans moelleux. Quelques rares originaux, comme Rodin, imposent à leurs modèles les poses les plus acrobatiques. Ce dernier va jusqu'à faire photographier des squelettes.

Les artistes de l'époque se sont longtemps déchirés sur la nature de cette intruse dans l'atelier du peintre. Entrée par la porte de service, la photographie permettait pour la première fois d'approcher le secret de l'artiste, d'entrer dans son atelier pour essayer de saisir la magie de la création. Mais cela n'en faisait pas pour autant un art.

La photographie, disait Charles Blanc, *«est une invention merveilleuse sans être un art. C'est justement parce que dans son indifférence elle imite tout et n'exprime rien. Or, là où il n'y a pas de choix, il n'y a pas d'âme»*. Baudelaire renchérissait en voyant même dans la photographie et sa capacité d'être reproduite à l'infini ni plus ni moins que la mort de l'art.

Pourtant, il faut parcourir les 350 pièces accrochées à la BNF pour voir progressivement les corps allongés, parfois masqués, aux yeux absents, se muer, de simples outils de travail, en œuvres à part entière. C'est parfois l'affaire d'un regard, d'un rayon de lumière, d'un vêtement. On en vient même à préférer la simplicité du modèle croqué dans la lumière crue de l'atelier aux nus dégoulinants chargés d'académisme qui sont suspendus à leur côté.

Des artistes comme Voland, Guilmer ou Bonnard donnent à la photographie une vie propre. Une vie qui n'est plus subordonnée ni à la peinture ni à la pornographie. Car, explique Philippe Comar dans le très beau catalogue accompagnant l'exposition, *«l'image qui enferme le spectateur dans son propre désir est pornographique, mais celle (peut-être la même, mais regardée d'une manière plus oblique) qui laisse pressentir le désir de l'autre est sans doute une œuvre d'art»*.

Images canadiennes

LES ATOURS DU CANADA
UN MONDE DE MERVEILLES
UNE TRADITION CANADIENNE

Musée canadien des civilisations
100, rue Laurier, Hull

ANDRÉE POULIN

Hull — La feuille d'érable est à l'honneur dans les trois nouvelles expositions inaugurées ce mois-ci au Musée canadien des civilisations, à Hull. Les plus spectaculaires paysages canadiens sont mis en valeur dans *Un monde de merveilles*, tandis que *Une tradition canadienne* souligne la contribution au développement international. Sur une note plus légère, *Les Atours du Canada* illustre comment les élites du siècle dernier s'amusaient à faire revivre l'histoire du pays.

Si, pour courir les soirées d'Halloween ce week-end, nombreux sont ceux qui se déguiseront avec quelques fringues démodées, un peu de rembourrage par-ci, un peu de maquillage par-là, leurs costumes improvisés à la dernière minute n'ont rien à voir avec les préparatifs élaborés et coûteux auxquels se livrait l'élite canadienne lorsqu'elle se rendait à un bal costumé au siècle dernier. *Les Atours du Canada* raconte trois bals costumés organisés par lord et lady Aberdeen, où on se préparait longtemps d'avance pour ces soirées mémorables. Les costumes étaient fabriqués par des couturiers, on embauchait des instructeurs pour apprendre les danses reliées au thème de la soirée, et un photographe officiel immortalisait le costume sur pellicule. Devant tant de fla-fla, il ne faut pas s'étonner que le bal à l'hôtel Windsor de Montréal ait fait la manchette du journal *La Patrie*, en 1898, avec un titre en grosses lettres: *«Un événement social sans précédent.»*

Malgré son envergure modeste, une quinzaine de costumes au total, cette exposition recrée bien l'atmosphère et l'éclat de ces galas d'antan. Remarquablement préservés, les costumes originaux témoignent de la richesse de l'époque: les robes de bal aux manches bouffantes et à longues traînes sont en taffetas chiné, en satin ou en soie moirée. Ni trop longs ni trop savants, les textes d'accompagnement mettent l'accent sur l'anecdote, le détail coloré qui piquent l'intérêt du visiteur. Le tout est complété par une série de fascinantes photos d'archives, révélatrices des divertissements luxueux et de la vie dorée de cette élite de la fin de l'époque victorienne.

Spectaculaires paysages

Parmi les quelque 500 merveilles naturelles et culturelles inscrites sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, douze sont situées au Canada. L'artiste Bernard Pelletier a peint ces douze sites, regroupés dans l'exposition *Un monde de merveilles* conçue par Parcs Canada.

Outre les sites déjà célèbres, tels les parcs nationaux des montagnes Rocheuses ou Dinosaur dans les badlands de l'Alberta, la série d'acryliques présentent d'autres sites moins connus: le précipice à bisons de Head-Smashed-In en Alberta, le parc Wood Buffalo, un habitat pour les espèces rares ou encore le parc Kluane au Yukon, où se trouve le champ de glace non polaire le plus vaste au monde. Parmi les sites culturels sélectionnés par l'UNESCO figurent bien sûr la ville de Québec et ses fortifications, ainsi que les colonnes mortuaires des Haïda de l'île Anthony en Colombie-Britannique et la très ancienne et pittoresque ville de Lunenburg, en Nouvelle-Écosse.

Originaire du Cap-de-la-Madeleine et concepteur d'expositions à Parcs Canada, Bernard Pelletier explore le mystère de chaque site afin de *«faire sentir toute la force et la fragilité, la douceur et l'authenticité de nos natures»*. Par la touche très précise et le pinceau méticuleux, ses tableaux se rapprochent parfois de la photo. Ses paysages aux lignes dépouillées dégagent une impression souvent associée à nos *«quelques arpents de neige»*: impression de solitude et de silence au cœur de vastes espaces vierges.

Projets accrocheurs

À l'heure où le Canada occupe le devant de la scène internationale avec son combat pour l'interdiction des mines antipersonnel, une nouvelle exposition multimédia vient souligner la contribution des Canadiens à la coopération internationale.

Tout un défi que de parler de la misère sans tomber dans le misérabilisme, de traiter de la pauvreté avec originalité. La Fondation Aga Khan, l'organisme à but non lucratif qui a conçu *Une tradition canadienne*, a fait un vaillant effort pour présenter de façon vivante des thèmes complexes et souvent arides: irrigation, reboisement, immunisation, éducation, sida. Projections multiples à neuf écrans, présentations audiovisuelles, jeux-questionnaires et stands interactifs invitent à découvrir différents projets réalisés dans les pays en voie de développement.

L'exposition met l'accent sur les réussites au Sud et on a manifestement choisi les projets les plus accrocheurs: transformation du brouillard en eau potable, fabrication de jouets éducatifs à partir de matériaux recyclés en Afrique, élimination de la rougeole dans les Caraïbes. Quelques artéfacts — un pousse-pousse du Bangladesh, un réfrigérateur à gaz pour entreposer les vaccins — attirent l'attention et donnent de la couleur à cette exposition au ton un tantinet promotionnel. Cependant, à cause de la circulation et du bruit qui règne dans l'ère ouverte du salon Marius-Barbeau, l'emplacement de l'exposition ne favorise guère la lecture des textes ou le visionnement des projections.

Ces nouvelles expositions temporaires, qui s'ajoutent aux expositions permanentes du Musée, seront à l'affiche jusqu'en octobre 1998, à l'exception de *Un monde de merveilles*, qui se termine en avril 1998.

GALERIE DE BELLEFEUILLE
Vernissage
PETER KRAUSZ
LANDSCAPE AND MEMORY : ENTRE CHIEN ET LOUP
Rencontre avec l'artiste
les samedi et dimanche 1er et 2 novembre de 13h à 17h
1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, TÉL.: (514) 933-4406
lundi au samedi 10h00 - 18h00 dimanche 12h30 - 17h30

jean-paul riopelle
Peintures et dessins sur papier 1953-1989
Jusqu'au 22 novembre
Conférence le samedi à 11 h. Entrée gratuite
GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

LA COLLECTION PRÊT D'ŒUVRES D'ART DU MUSÉE DU QUÉBEC

Les artistes professionnels qui résident au Québec depuis plus d'un an sont invités à soumettre leurs œuvres au comité d'acquisition de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec. La collection a pour but premier de s'intéresser à la relève, c'est-à-dire à la jeune création.

Les œuvres présentées doivent appartenir aux disciplines des arts visuels: peinture, sculpture, estampe, design, photographie, dessin, arts décoratifs et techniques mixtes.

La diffusion des œuvres de la CPOA est assurée par un programme de location aux ministères, sociétés d'État et délégations du Québec à l'étranger. Des expositions thématiques tirées de la collection Prêt d'œuvres d'art sont aussi présentées en milieu scolaire. Enfin, plusieurs œuvres de cette collection sont régulièrement incluses dans des expositions organisées par différents musées, galeries ou autres lieux de diffusion de l'art actuel.

Les créateurs peuvent se procurer le formulaire d'inscription auprès des institutions suivantes:

- Au Musée du Québec (à Québec):
- dans les Maisons de la culture (à Montréal);
- aux bureaux des regroupements d'artistes;
- dans les directions régionales du ministère de la Culture et des Communications.

Pour tout renseignement:
Collection Prêt d'œuvres d'art
Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec (Québec)
G1R 5H3
Tél.: (418) 644-1810
(418) 643-6845

La période d'inscription se termine le vendredi 19 décembre 1997 à 17h.

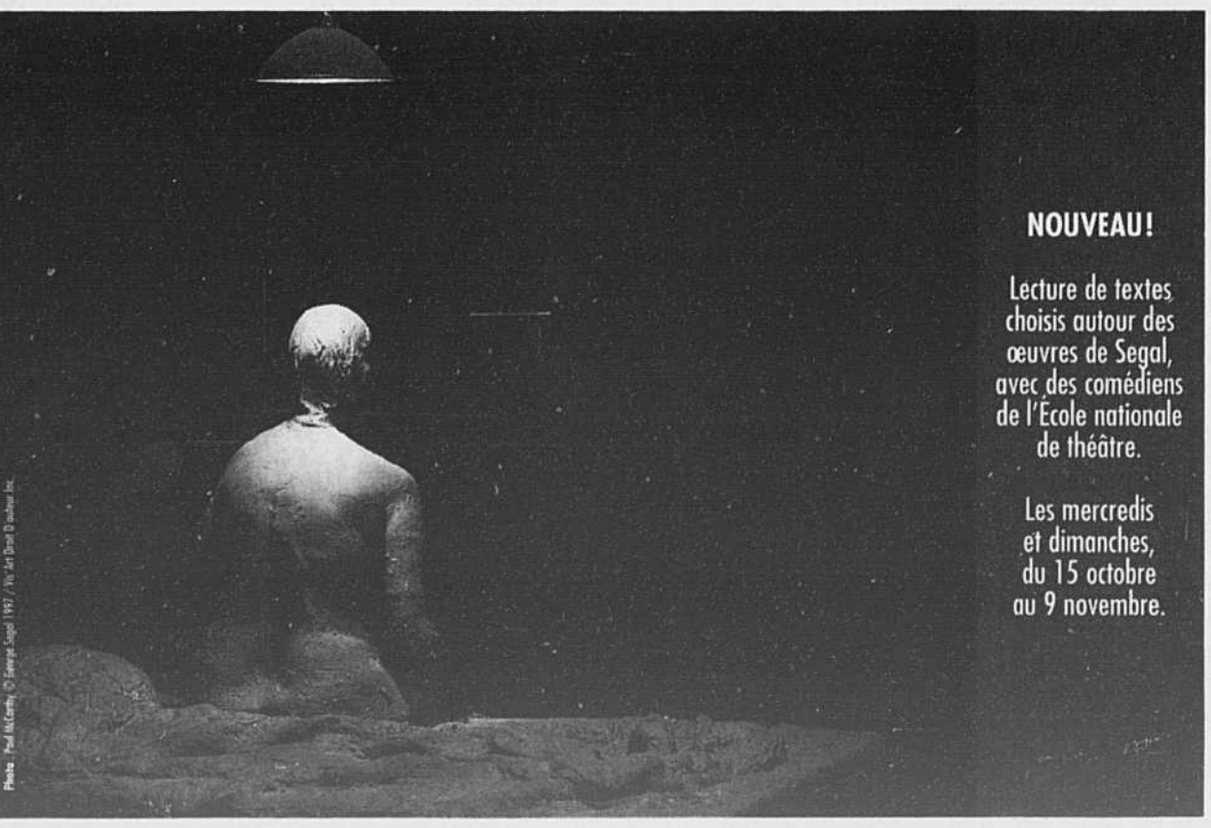
La forme masculine utilisée occasionnellement pour plus de commodité dans ce texte désigne tant les femmes que les hommes.

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

.LES.PARADIS.DU.MONDE.
L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC
du 23 octobre 1997 au 1er mars 1998
Venez faire connaissance avec l'artiste
Recycleur inventif
Florent Veilleux
et ses créations surprenantes.
Ce DIMANCHE de 13 h à 16 h
MUSÉE MCCORD
690, rue Sherbrooke Ouest. Métro McGill, autobus 24
Information : (514) 398-7100
Ford MERCURY LINCOLN LE DEVOIR
Cette exposition a été réalisée par le Musée canadien des civilisations avec l'appui de la Compagnie Ford du Canada Limitée

M
RÉTROSPECTIVE
GEORGE SEGAL
Le sublime des choses ordinaires
Plus de 70 œuvres réalisées au cours des 40 dernières années: peintures, pastels, reliefs, dessins, et une vingtaine de ces impressionnantes sculptures en plâtre qui ont rendu l'artiste célèbre.
JUSQU'AU 11 JANVIER 1998
Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi)
Pavillon Jean-Noël Desmarais, 1380, rue Sherbrooke Ouest. Information: (514) 285-2000 www.mbam.qc.ca
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL



NOUVEAU!
Lecture de textes choisis autour des œuvres de Segal, avec des comédiens de l'École nationale de théâtre.
Les mercredis et dimanches, du 15 octobre au 9 novembre.

LES ARTS
ARTS VISUELS

Un art existentialiste

La production de Segal est atypique par rapport au mouvement pop

RÉTROSPECTIVE GEORGE SEGAL

Sculptures, peintures et dessins
Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 11 janvier

BERNARD LAMARCHE

Supposons que, une fois rendus au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), par un heureux hasard, vous ayez bifurqué, avant de visiter les salles consacrées à la rétrospective de George Segal, vers l'escalier menant au sous-sol (!), vers les salles d'art contemporain (dont la moitié, pour l'instant, laisse place à une exposition des très ordinaires dessins du photographe Henri Cartier-Bresson). Rendus là, à différents degrés, l'ensemble vous apparaît résolument figuratif, que cela se nomme peinture, sculpture ou installation (une seule, troublante, de Pierre Ayot). Non pas que ces œuvres soient inintéressantes. Au contraire, les Goodwin, Tansey, Granche et compagnie représentent admirablement les pratiques récentes de l'art. Il semblerait par contre que l'éclectisme de la production du XXe siècle et plus spécialement des vingt dernières années n'ait fait qu'effleurer le MBAM.

Cette salle confirme ce que la suite des expositions consacrées aux Tansey, Colville, Fafard, Lichtenstein, Balkenhol et autres laissait entendre, soit que le MBAM est peu friand de ce qui sort des sentiers de l'art figuratif. Or, ce constat ne possède de grave que sa réciproque voulant qu'on laisse peu de place au spectre complet des pratiques contemporaines. L'exposition de George Segal, un des temps forts de la programmation du MBAM cette saison, indépendamment de considérations qualitatives, malgré l'impact majeur de cet artiste américain pour ce qui est de l'art contemporain aujourd'hui, n'a rien pour corriger le tir.

Avant de remonter vers les salles des plâtres fantomatiques de Segal, vous n'aurez pas manqué de remarquer que, dans l'une des salles, deux Segal sont accrochés, qu'on n'aura pas jugé bon, bien qu'ils fassent partie de la collection du MBAM, d'aligner auprès de leurs semblables, pourtant mis sur la sellette. Un choix de conservation qui, comme quelques autres dans le cas de l'exposition qui nous occupe, sera à mettre au compte des mystères de la pensée humaine.

Une première nord-américaine

C'est la première rétrospective à se pencher sur le travail de Segal depuis l'exposition itinérante du Walker Art Center de Minneapolis, en 1978-79; presque vingt ans d'attente avant de voir réunies près de soixante-dix œuvres de l'artiste. Autre proposition louable, le conservateur de l'exposition, Marco Livingstone, spécialiste du pop art, aussi responsable des expositions de 1992, *Pop Art*, et de celle de Duane Hanson inaugurée en 1994, a inséré dans sa sélection des œuvres moins connues de Segal, dont des natures mortes (dessin) et une série récente de larges portraits au crayon d'amis vieillissants, isolée, fermant le parcours de l'exposition.

Soixante-dix œuvres, donc, quarante années de pratique (1957-1997), qu'on a classées en fonction du médium: *«sculptures, peintures et dessins»*. Un découpage qui n'a rien de rassurant, quand on pense qu'il reconduit des catégories modernistes basées sur la pureté des médiums. Bien qu'elle soit bien servie par certains choix d'accrochages éloquents — on a mis à profit les perspectives de l'enfilade des salles, d'où des effets dramatiques réussis, entre autres pour *Cinéma* (1963) —, on sent que la production de Segal ne sera pas traitée selon un point de vue singulier, comme c'était le cas pour les vaches de Fafard.

À l'opposé d'une relecture, ou du moins d'un questionnement de cette pratique, la monographie linéaire, de type «l'homme et l'œuvre» avec tout ce qu'elle a de conventionnel, sert de toile de fond à la rétrospective. En ce sens, on recule face aux choix du commissaire de l'exposition Magritte, Didier Ottinger, qui avançait en audace, brisant la clôture du genre monographique en rythmant le parcours d'œuvres d'art contemporain influencées par le travail de Magritte. L'exposition Segal s'occupe plutôt d'afficher *«la grande diversité de médias utilisés par cet artiste américain»* (*«peintures, pastels, reliefs, natures mortes sculptées [sic], dessins et sculptures»*).

Le point le plus fort de l'exposition, et le plus réussi, à défaut d'une ouverture à des propositions plus contemporaines (on cite dans les communiqués les noms de Robert Gober et de Kiki Smith, mais on n'y revient pas dans les salles), demeure d'avoir valorisé ce en quoi la production de Segal est atypique par rapport au mouvement pop en général. On a misé, tout au long du parcours, sur des œuvres empreintes d'une lourdeur de sentiment et d'une gravité moins présentes chez les artistes pop. N'ont pas été nécessairement retenues les œuvres les plus spectaculaires de Segal, mais plutôt les œuvres plus proprement théâtrales, où l'isolement des personnages moulés de plâtres et les affects résultants atteignent certains sommets.

Œuvres de jeunesse

L'exposition permet de voir des œuvres de début de carrière où la peinture gestuelle est à l'honneur. Moins diffusées, ces œuvres, où la figuration l'emportait déjà malgré des relents d'expressionnisme, informent certes beaucoup sur l'histoire de l'art de cette période (fin des années 50, début des années 60). Très tôt, comme dans *La Légende de Lot* (1958), présentée dans la première salle, Segal couple les plâtres grandeur nature avec la peinture en arrière-plan. On aurait pu faire de cette rencontre le leitmotiv de l'exposition. En effet, comme c'était le cas avec les œuvres de Fafard, Segal prend plaisir à citer les grands peintres modernes qui ont marqué l'histoire: Cézanne, Mondrian, Picasso, Braque, etc. Moins mordant, il fera également des portraits sculpturaux de ses amis, comme celui de *Sidney Janis regardant un tableau de Mondrian* (1967), son galeriste depuis toujours.

Si les scénographies de Segal sont des constats troublants sur la condition humaine, elles présentent souvent une réflexion sur les mythes d'artistes et l'histoire de la peinture en général. Par exemple, à la lumière de l'œuvre *La Légende de Lot*, où l'on voit sortir du tableau un personnage blanc, on pourrait lire le large panneau rouge en arrière-plan de *Dîner* (1964-1966) comme la citation d'un monochrome. Segal a souvent déclaré que son art s'érigeait comme une réaction à la fermeture de la peinture devant laquelle sa génération se trouvait. Quand on voit le degré de sobriété qu'il a su donner à certains fonds, par exemple dans *La Boucherie* (1965), dont la neutralité alimente le sentiment d'aliénation qui atteint le personnage féminin à la tâche, on se dit que le fond rouge de *Dîner* n'a rien d'un hasard (ainsi que l'intégration d'immenses photographies dans *Quartier chinois*, de 1994). De fait, les retours sur la peinture constituent l'une des pistes importantes de la production de Segal, comme en témoignent les bas-reliefs cubistes ou «à la» Cézanne, aussi inclus au parcours.

SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
***La Légende de Loth*, huile sur toile, plâtre, bois et grillage (1997) de George Segal**

Vous allez remarquer que la rétrospective est très peu bavarde. Le dépouillement des salles accentue l'effet d'étrangeté et de suspension temporelle que Livingstone a manifestement voulu valoriser dans cette production. Deux petits hic, toutefois, des détails significatifs.

Primo, impossible de ne pas remarquer l'écart entre les œuvres présentées en salles et les reproductions du catalogue. Pour les prises de vue, on a retenu un éclairage dramatique à l'extrême, comme en témoigne la couverture du catalogue, alors que celui des salles est nettement neutralisé.

Secundo, alors que le catalogue traite clairement d'une donnée essentielle de la production sculpturale de Segal, à savoir l'absence de socles qui viendraient établir une brisure psychologique entre l'espace du musée et celui des environnements *ready-made*, on a cherché à standardiser les surfaces où reposent les sculptures (sauf pour *Dîner*, qui possède son propre plancher de vieux bois, et *Femme assise sur un lit* (1993), et son tapis bas de gamme). Au lieu de déposer directement sur le plancher des œuvres qui sont pensées en fonction de leur réciprocité avec le spectateur, on réaffirme le statut d'œuvre d'art autonome qu'elles cherchent à repousser. Le cas le plus notoire de ce nivellement est *L'Exécution* qui, en 1967, à la Vancouver Art Gallery, était montrée sur son «socle» de gazon, aujourd'hui disparu, remplacé par un subtil présentoir noir.

N'empêche, outre ces choix sur lesquels on pourrait discuter sempiternellement, l'exposition mérite à plus d'un titre d'être parcourue, ne serait-ce que pour se frotter à cette production moins fréquentée ici.

la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
Du 1er au 30 novembre
La nouvelle collection
du Service de Prêt et Vente d'œuvres d'art Stewart Hall
Vous êtes invités
à rencontrer les artistes au vernissage
le dimanche 2 novembre,
de 14h à 16h
(Toute personne qui effectuera un achat ou une location d'œuvre d'art durant la période de l'exposition sera éligible à gagner une œuvre originale.)
Entrée libre • Accessible aux fauteuils roulants
HORAIRE DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h, lundi et mercredi soirs de 19 h à 21 h, samedi et dimanche de 13 h à 17 h

LA GALERIE LINDA VERGE
DENISE GUAY
VERNISSAGE
le dimanche 2 novembre
jusqu'au 21 novembre
1049, AV. DES ÉRABLES
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1R 2N1
(418) 525-8393

FONDATION QUÉBÉCOISE DU CANCER
À la recherche du mieux-être des personnes atteintes d'un cancer
Montréal (514) 527-2194
Extérieur 1 800 363-0063

GRAHAM CANTIENI
Exposition
du 2 au 28 novembre
Galerie 0 3/4, Atelier Silex
Trois-Rivières
1095, rue Père-Frédéric

Jusqu'au 8 novembre
BARBARA KUPER
Sculptures
25 ans avec
GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

ENCAN D'OEUVRES D'ART
Plus de 70 tableaux et sculptures
DIMANCHE, 9 NOVEMBRE À 14 HEURES
Les oeuvres seront exposées à compter de 10 heures, 9 novembre
Salle Glady, Collège Jésus-Marie de Sillery
2047, Chemin St-Louis
Sillery, Québec
Tél.: (418) 687-9250

Acrylique sur papier:	A.M. Desjardins
Acryliques:	D. Beauchamp & M. Beaulieu-Malo & C. Chabot & Y. Chabot & M. Mercier
Affiches:	J.P. Lemieux & V. VanGogh
Aquarelles:	C. Coulombe & A. Marrec & Y. Tschirky-Melançon
Collage:	L. Marois
Eaux-fortes:	G. Dussau & Frielander (de France)
Émail sur cuivre:	T. Brassard
Encres:	L. Archambault & F. Simonin
Fusain:	S. Rudman
Huiles:	M. Charbonneau & Jacques C. & B. Gagné & S. Laurendeau & C. Leclerc & L. Martineau
Lithographie:	C. T. Truong
Monotype:	M. Parent
Papier-chiffon:	Y. Chabot
Pastels:	M. Dubois & Guay & H. Gamache
Photo marouflée:	Théberge
Photolitho-marouflée:	Y. Chabot
Photolithographie:	Y. Chabot
Pièce textile, feutre-laine:	E. Poirier-McConnell
Reproduction signée Picasso	
Reproduction-marouflée:	C. Huot
Sculptures:	G. Bélanger & R. Langevin
Sérigraphies:	Y. Chabot & Jacques C. & A. Dumas & A. Pellan & C.A. Simard

Tissage à haute lisse, chez les Gobelins: E. Rouba

Au profit de la Fondation du Collège Jésus-Marie de Sillery et de la Société Canadienne de la Sclérose en Plaques

22 jeunes artistes québécois exposent au Musée!

Carol Dallaire, *Sans titre I*, tiré de l'album *Fabienne Rabinovitch se révèle (Les Regards glissants)*, détail, 1996-1997, lithographie sur papier chiffon.
Rencontre avec les artistes chaque mercredi à 19 h
DE FOUGUE ET DE PASSION
JUSQU'AU 4 JANVIER 1998
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
LE DEVOIR · Pentacom Stratégie-Créativité
Métro Place-des-Arts · Renseignements : (514) 847-6212